

Il m'a tuée et je n'arrive pas à renaître 2013

Cela fait bien longtemps que je parcours les témoignages et je me décide enfin à publier le mien.

En août 20XX après 13 ans de vie commune avec le père de mes deux enfants et ayant subi coups, alcoolisme et jalousie malade, je le quitte.

Étant seule avec mes 2 enfants je décide de m'inscrire sur un site de rencontre et après un mois de discussions, je fais la rencontre de Y, en mai 20XX. Les premiers mois seulement ont été idylliques. Je savais qu'il avait demandé son placement à la DASS à l'âge de 14 ans (ses parents étant maltraitants) et qu'il avait fait 2 tentatives de suicide. En octobre 20XX il venait de créer son entreprise : une revanche sur sa vie, c'était "son bébé" comme il disait. Je le sentais fragile mais j'étais prête à le soutenir et était persuadée que moi je pourrai enfin lui apporter le bonheur et la stabilité. Moi qui avais tant besoin d'amour je me sentais enfin aimée.

Très vite les premiers dysfonctionnements sont apparus. Il venait à mon domicile à son bon vouloir, sans me prévenir et si je n'étais pas présente cela le mettait hors de lui ! Une heure de trajet nous séparait et il me faisait comprendre les efforts qu'il faisait pour venir me rejoindre.

En 20XX, nous nous sommes installés à son domicile avec mes 2 enfants. J'ai donc quitté mon travail et demandé une mutation. Nous nous sommes attachés tous les 2 à créer une chambre pour accueillir mes enfants et il y avait mis du cœur. Mais déjà il ne cessait de répéter à ses amis qu'il avait choisi une fonctionnaire qui s'assume et qui a déjà 2 enfants, ce qui lui évite d'avoir le nez dans les couches. Quant à ses relations précédentes il les qualifiait "d'erreur de casting". Je contractais aussi un prêt immobilier pour financer les travaux de sa maison, qui servira aussi à payer le mariage.

Nous nous sommes mariés en 20XX et la préparation du mariage fut millimétrée. Il lui fallait briller et montrer ses talents à ses clients. Le réagencement complet de la chapelle et la mise en lumière nous ont demandé un mois de travail.

Tout a basculé en septembre 20XX avec l'arrivée d'une nouvelle salariée. Puisqu'elle l'aidait dans son entreprise elle devenait plus importante que moi. Il la disait merveilleuse et serviable à souhait. Il m'humiliait devant elle et elle connaissait les moindres détails de notre vie privée. Je me sentais trahie et inutile et ne comprenait pas pourquoi cette femme était aussi importante à ses yeux. Moi je voulais passer mon temps avec lui, alors en 20XX je décidais de créer mon entreprise au sein de la sienne et le rejoignit donc à mi-temps. Son employée continuait ses intrusions dans notre vie privée et il laissait faire. Je lui fis savoir que je n'étais pas d'accord mais il me répétait sans cesse que j'étais jalouse et que le problème c'était moi. Elle, elle était merveilleuse et ne voulait que notre bien....alors que moi je ne m'efforçais que de semer la zizanie ! Il me disait que j'étais cyclothymique et que je devais me faire soigner.

Quant à mes enfants, ils subirent eux aussi brimades et humiliations. Tout était prétexte : des chaussons non rangés, une mauvaise note..... Ils devenaient des bons à rien, des enfants gâtés et moi une mère laxiste incapable de leur donner une éducation. Lui seul détenait cette vérité et ce savoir. Plusieurs fois il les a frappés pour des broutilles.

Durant cette période j'ai trompé mon mari : je ne supportais plus les brimades, les humiliations. Il découvrit cette relation, imprima tous les échanges par email et confia le dossier à une de ses

amies. Je venais de lui donner des raisons supplémentaires de continuer. J'avais brisé le serment de fidélité, et lui que faisait-il de celui de respect ? Bien sûr, il ne se remis jamais en question.

A son départ du magasin en 20XX pour congé maternité je repris la comptabilité du magasin. Je découvris que cette si merveilleuse employée lui avait détourné pas moins de 60 000€. Il m'avoua à cette époque que mes critiques sur cette employée étaient fondées mais que ce n'était pas la peine de lui rabâcher sans arrêt. Le manipulateur s'était lui aussi fait manipuler.

J'assumais tout toute seule : mon entreprise, l'emploi de comptable dans son magasin et mon emploi d'institutrice à mi-temps. J'ai travaillé pendant 2 ans avec la brigade financière et suis allée au procès, seule. Lui avait autre chose à faire, il devait sauver son magasin et fuyait le fait qu'il avait été manipulé et qu'il n'était qu'un piètre gestionnaire.

Je cumulais donc 3 emplois et passais 3 jours au magasin par semaine. Je ne prenais que 2 semaines de congés (les mêmes que lui bien sûr) et le reste des vacances je confiais mes enfants. Mais cela n'était pas suffisant, il estimait être mal accompagné et être seul au chiffre d'affaires. Fin 2010, la fatigue physique et psychologique me gagnait. Je lui faisais part de ma fatigue mais il ne répondait pas, ne m'écoutait pas. Je ne supportais plus les humiliations envers mes enfants et lui disais sa tyrannie, ce qu'il ne supportait pas.

Ces jours d'euphorie j'étais sa princesse et le lendemain une femme qu'il ne reconnaissait pas. Je ne comprenais plus son langage paradoxal et ne savais plus où il voulait en venir.

Début 20XX je décidais de consulter une psychologue. Mon mari était fier de moi, il me dit : "Enfin tu décides de te faire soigner, c'est un grand pas !".

En mars 20XX je suis opérée d'une hernie discale. La veille de mon opération tout a basculé : il me demanda en divorce.....je ne savais pas pourquoi. Le lendemain à ma sortie du bloc, il était là avec deux fleurs à me demander si j'étais heureuse de le voir.

En août 20XX : une nouvelle demande de divorce pendant nos vacances suite à un désaccord avec mon fils. Mi-décembre 20XX : une nouvelle menace de divorce.....je ne comprenais plus rien. Le soir de Noël il annonça à sa famille notre séparation.....encore une humiliation. Mais cette fois-ci je l'acceptai. Je décidais à cette époque de reprendre mon temps complet en tant qu'institutrice et lui annonçais donc que j'allais liquider mon entreprise.

J'avais la ferme intention de ne plus me laisser faire et me rebellais. Il me demanda de nous laisser environ 9 mois pour nous séparer car il lui fallait s'organiser pour le magasin.....le magasin, toujours le magasin, mais ma réponse fut négative. Il voulait simplement avoir le temps d'user d'autres stratagèmes pour retourner la situation à son avantage. Il dépendait beaucoup de moi : je payais les travaux de sa maison, je faisais sa comptabilité et la voiture avec laquelle il effectuait les livraisons chez les clients était la mienne. Durant cette année il ne cessa de me dire qu'il ne voulait pas se réveiller à 45 ans et s'apercevoir qu'il s'était trompé.

Je crois qu'à ce moment il a compris qu'il n'avait plus d'emprise sur moi....je ne le suppliais plus de me laisser une autre chance, je le laissais dans ses longs monologues à m'expliquer pourquoi nous étions mauvais et lui si bon. Je restais silencieuse.

En janvier 20XX, ne parvenant plus à m'atteindre, il s'attaqua à mes enfants avec une violence verbale hors du commun. Il les rendait responsables de ma dépression et leur faisait savoir que j'allais être internée et que c'était leur faute.

C'en était trop.....il avait basculé dans la folie, je pouvais la lire dans ses yeux. Un matin de janvier 20XX, il me mit à la porte en me disant qu'il s'apercevait qu'il ne me connaissait pas, que je détournais de l'argent dans la société et qu'il ne voulait plus jamais me revoir. Je pris mes affaires et partis. L'après-midi il tenta de se suicider avec un mélange d'alcool et de morphine. Il laissa une jolie lettre à mon intention expliquant à tout le monde qu'il ne supportait plus mes crises et qu'il ne se voyait pas continuer comme ça, demandait aux médecins de ne pas le réanimer et désirait l'épithaphe suivant sur sa tombe : "Tout ce qu'il a vécu, il l'a aimé". Les conclusions des médecins étaient claires : il avait bu mais n'avait pas avalé la morphine. Un chantage morbide qui me glaça le sang.

Devant le rapport de 2 experts psychiatre je décidais de le faire hospitaliser sous la contrainte d'un tiers. Le soir même il s'échappa de l'unité fermée. Le lendemain les médecins décidèrent de lever l'hospitalisation et de le placer à résidence chez un couple d'amis, estimant qu'ils n'obtiendraient pas sa confiance en le gardant sous la contrainte. Les médecins ne souhaitaient pas me communiquer le protocole de soins, je ne savais donc pas combien de temps il allait rester chez ses amis.

De mon côté je continuais à m'occuper du magasin. C'était l'horreur, la quatrième dimension. Il me harcelait, me disait que je me victimisais et appelais mes amies pour leur dire que j'étais névrosée.

Une semaine plus tard il décidait de revenir au magasin, me disait que ce qui s'était passé n'était pas grave et qu'il fallait avancer et passer à autre chose. Je pris la fuite, j'avais trop peur de ce qui pouvait arriver. Je partis m'installer chez mes parents et déménageai fin février 20XX.

Mon mari refusa de me licencier, j'ai donc dû démissionner. C'est à cette occasion que je le vis la dernière fois début mars 20XX. C'est le seul échange que nous avons eu en 2 mois : je refusais de le voir, de lui parler et je ne répondais pas à ces emails. J'avais décidé de couper toute communication lui évitant ainsi de reprendre le dessus et avais entamé des démarches pour le divorce. Ce dernier échange fut bref mais il eut quand même le temps de me répéter que j'étais atteinte d'une grave dépression et qu'il n'allait pas passer sa vie à m'attendre. Je ne répondis pas.

N'ayant plus d'emprise, et dans ses moments de lucidité, se rendant compte du monstre qu'il avait été, il retourna sa rage contre lui et se suicida.

Il me laissa quand même l'ultime privilège de découvrir son corps (en effet, cette journée nous avions rendez-vous pour signer les papiers du divorce). "je te quitte avant que tu ne me quittes". Il est parti en victime me laissant sa place de bourreau auprès de tous ceux qu'il avait encensés. J'ai depuis beaucoup travaillé sur moi. Je ne me sens plus coupable et pense que c'est le meilleur service qu'il ait pu me rendre. Je ne suis pas certaine que j'aurais pu écrire ce témoignage si je n'avais pas fui.

Aujourd'hui il me reste le long chemin de la reconstruction et la gestion des dommages collatéraux. J'y arriverai...

Sortir de l'enfer

Le 18 Avril 2013

Bonjour,

J'ai assisté à l'une de vos conférences dans les Yvelines et cela m'a permis de poser les mots de violences morales sur les blessures qui sont les miennes. Une amie m'avait convaincue de venir vous écouter. La soirée a été extrêmement douloureuse, mais cela était certainement nécessaire pour me permettre d'avancer.

L'un de mes amis me dit que ces mots doivent être posés et qu'ils peuvent aider d'autres femmes dans la même situation que moi. C'est la raison pour laquelle je vous envoie ce témoignage.

Comment une femme entre-t-elle dans la spirale infernale de la violence, comment met-elle autant de temps à en sortir alors que ses enfants, comme elle-même, sont en danger ? J'ai longuement réfléchi, déjà, à cette question qui était l'objet pour moi d'un immense sentiment de culpabilité.

L'image que je renvoie souvent est celle d'une femme forte qui sait ce qu'elle veut. Fille d'ouvrier, vivant en cité HLM, on peut penser que je me suis battue pour faire ce métier d'avocat, pour déjà survivre dans la cité en faisant des études. Alors, comment une femme forte devient-elle soumise ?

Très honnêtement, je donne la solution, que je n'accepte qu'aujourd'hui. Je pense que cela est arrivé parce qu'à mes yeux je n'existais pas. Je n'avais aucune importance. Emplie d'amour pour mon prochain, je suis incapable d'amour envers moi-même.

Je ne me suis pas battue pour vivre dans la cité. Je me suis effacée. Il fallait ne pas attirer l'attention, être aussi insignifiante que possible. Être bonne élève à l'école était déjà un handicap, il ne fallait pas, en plus, se faire remarquer. Je rentrais et sortais de l'appartement le plus discrètement possible. Surtout à l'adolescence. Très sportive, hand puis foot, j'avais l'apparence d'un garçon manqué. Les cheveux tirés en arrière attachés, jamais maquillée, toujours en pantalon et baskets. La plus neutre possible, aucun soin. Propre, nette mais surtout pas coquette.

Les graves problèmes financiers de la famille, la faillite de mon père, l'obligation pour ma mère d'aller travailler alors qu'elle avait trois enfants (10, 8 et 5 ans), m'ont conduite, à 10 ans, à m'occuper de mes deux frères. Les journées étaient chargées entre ma vie de petite maman, ma vie d'élève. Je travaillais bien car il était hors de question que les yeux de mon père s'assombrissent devant des difficultés scolaires. Je ne serai pas un souci de plus. La moindre protestation de ma part faisait déborder le vase déjà bien rempli, et je ne m'en sentais pas le droit.

Le jour de mes 18 ans, mon frère m'a dit que je n'avais jamais été jeune. Bien plus tard, il m'a reproché d'avoir été sa mère. J'ai surprotégé mes frères, faisant paravent à tous les problèmes.

Ma famille m'a toujours considérée comme une adulte responsable, et ce dès l'âge de 10 ans. Et c'était normal ! je n'ai quasiment jamais protesté. Ma vie à moi n'avait pas d'importance. J'ai appris très tôt à n'avoir aucune envie, aucun désir, comme ça il n'y avait aucune déception. Un désert.

Avant EC, j'ai connu un jeune homme mais qui désirait faire de moi une poupée : décidant de mon apparence, de mon futur métier, de mes réactions... J'étais sa chose. Et là, j'ai dit non. Même si j'étais très surprise de susciter l'intérêt d'un garçon, c'était trop, j'étouffais.

J'ai connu le père de mes enfants à 19 ans chez une amie commune. Coup de foudre. Il était à la fois un homme fragile, en plein conflit avec ses parents, et un homme très sûr de lui. Je ne sais ce qui m'a le plus attirée. Le mélange certainement. J'étais moi aussi fragile, je n'avais aucune confiance en moi. Je me demandais ce qu'il me trouvait. EC avait soif d'amour et je pouvais tout donner. Me consacrer à lui, le réconcilier avec sa famille, comme je m'étais consacrée à mes frères.

Nous nous sommes mariés il y a 25 ans. J'ai voulu un enfant. Ma santé étant déjà précaire, EC ne voulait pas. Il avait de plus très peur d'avoir un enfant handicapé (Problème dans sa famille). Comme je suis très obstinée, nous avons eu un fils, Nicolas, né quatre ans plus tard.

EC est devenu très autoritaire. Il a été élevé avec autorité et se plaignait de ne pas avoir été aimé de ses parents. Je pensais que son absence d'amour démonstratif n'était qu'une façade, une cuirasse. Ma mère était peu démonstrative elle aussi, même si aimante.

Nicolas était un enfant chétif suite à des problèmes dentaires, mais vif. Il a marché à neuf mois et était très actif. J'ai été très malade en 1994 mais je voulais un deuxième enfant. Je ne voulais pas que Nicolas reste enfant unique. Avec difficultés, j'ai eu Victor, un magnifique bébé. Sa santé nous a inquiétés au début car l'accouchement s'est mal passé, puis, vers un an, il a semblé tiré d'affaires. Victor était un enfant joyeux et très sensitif. Il réclamait sans cesse des câlins. Son père lui en faisait plus facilement qu'à son frère qui ne les réclamait pas.

EC a été un père et un mari très autoritaire après la naissance des enfants. Pour lui, rien de ce que je faisais n'était satisfaisant. Son exigence, sa jalousie n'avait pas vraiment d'importance. Ses remarques sur mes jupes trop courtes quand elles laissaient voir un genou, sur mes décolletés inconvenants quand tous les boutons du chemisier n'étaient pas fermés, sur mon discret maquillage outrancier, y compris le jour de mon mariage, étaient certainement fondées. Il m'était si difficile de m'identifier à une jeune femme. Sa jalousie me paraissait déplacée puisque, de toute façon, aucun homme ne pouvait être amené à me regarder. Il gardait cependant des gestes tendres, parfois, qui me laissaient penser à de l'amour. Du temps de mon mariage, jusqu'après mon départ, je n'ai jamais senti le regard d'un homme sur moi. Je n'existais pas en tant que femme, j'étais invisible comme l'ado que j'avais été. Je pense que c'est pour ça que je voulais tant un enfant. Pour exister. En qualité de mère je savais.

Ma santé (j'ai à nouveau été très malade en 2000 avec ensuite une dépression) a toujours été l'excuse pour ne pas sortir, ne pas voyager. J'étais suffisamment fatiguée à travailler et à m'occuper de mes enfants. Il tenait les cordons de la bourse et me reprochait sans cesse la moindre dépense. Il est difficile de décrire cette relation très spéciale. J'ai beaucoup aimé mon mari. Mais j'étouffais, j'avais besoin d'exister, et la soumission n'était jamais suffisante. A ses côtés j'ai toujours eu l'impression d'être nulle. Son autorité vis à vis des enfants m'était difficile. Mais je ne me suis jamais élevée contre devant les garçons. Ils me le reprochent beaucoup aujourd'hui, d'ailleurs.

Je ne l'ai jamais vu les frapper, même si Nicolas se plaint aujourd'hui de sa violence quand il était enfant. Mais, jamais il ne leur faisait un compliment, jamais il n'était satisfait de leurs résultats, pourtant nous avons des enfants plutôt brillants. Adorés de tous car très vifs, très curieux, toujours polis et tournés vers les autres. (si je suis objective...). Pour mes enfants j'aurai dû trouver la force de me battre. Mais contre quoi ? Quand tu n'as pas identifié le problème et que tu penses que c'est toi... Et puis cette violence était si sournoise, si quotidienne... Je pense que s'il avait été question de

violences physiques j'aurais réagi. Là j'étais tellement conditionnée qu'elle me paraissait somme toute normale. J'y palliais pour mes enfants, en les aimant pour deux.

En plus ma santé me faisait craindre de ne plus pouvoir m'occuper d'eux. Quand les douleurs étaient trop fortes et que j'avais l'impression de les délaisser parce que je ne pouvais plus être partout, j'avais envie de fuir loin, comme ces personnes qui changent d'identité, pour ne pas leur faire subir cette mère indigne. Ou de mourir pour que ces douleurs s'arrêtent enfin. Un médecin m'a dit un jour que si je n'arrivais pas à les gérer, il valait mieux que j'en termine immédiatement ! J'ai pleuré toutes les larmes de mon corps. J'étais seule une fois de plus pour cette superbe nouvelle. Mais c'est ce qui m'a permis de comprendre qu'il était inutile de chercher de l'aide à l'extérieur, que la solution était en moi, rien qu'en moi... Mais j'étais tombée si bas !!

Nicolas a commencé à avoir des problèmes en 4ème. Une anorexie naissante. Un besoin de tout contrôler. EC ne le comprenait pas. Pour lui, le problème c'était moi. Il me trouvait trop tendre et trop proche de notre fils. Je me suis toujours beaucoup occupée des enfants : scolarité, sports, musique, sorties, catéchisme. Nous partagions beaucoup de choses. J'ai eu un cancer quand il était en troisième. EC m'a interdit d'en parler. Il ne voulait pas que les enfants en souffrent, que mes parents ou les siens soient au courant. Si on ne parlait pas de cette maladie, elle n'entraînait pas dans la maison. A moi de la gérer seule. Les examens, les résultats, les opérations. (Cancer de la peau). Mais quand j'ai su, après la deuxième opération (plus de six mois après le diagnostic), qu'il n'y aurait pas de chimio, je l'ai dit à mes enfants, avec le plus de douceur possible en leur répétant que je n'étais pas en danger. Ils ont très mal pris mon silence et m'en ont beaucoup voulu, mais ils m'ont entourée de tout leur amour, ayant encore plus peur qu'avant de me perdre. Le fait de pouvoir perdre la vie, sans l'avoir décidé, a été une claque. J'ai aussi été blessée par la réaction d'EC, même si le spécialiste m'a dit qu'elle était classique chez un conjoint. J'avais besoin d'aide, de soutien, et j'étais seule. J'ai rassemblé mes forces et je me suis battue pour vivre, ironie du sort...

L'année suivante, nous avons découvert que Nicolas fumait du cannabis depuis deux ans. J'ai très mal réagi. Je me suis sentie coupable, coupable de n'avoir rien vu, de ne pas avoir su le protéger (après ma jeunesse dans la cité j'avais juré que mes enfants ne connaîtraient pas l'enfer de la drogue....), trahie aussi. Je n'avais plus de forces. J'étais vraiment cette mère archi nulle qui n'avait rien compris, qui n'avait rien vu, qui n'avait pas protégé son enfant. J'étais remise en cause dans mon rôle de mère et c'était insupportable.

Pourtant, ils appelaient tous les deux au secours, l'un par son anorexie et maintenant la drogue, l'autre par ses migraines. Et je n'avais rien entendu. Trop occupée, en mère indigne, à survivre moi, égoïstement, trop occupée à gérer le quotidien. J'étais tellement persuadée, et entretenue dans cette interprétation, que le problème c'était moi : nulle, égoïste, insignifiante. Il était certainement plus facile pour moi de ne pas voir que mes enfants souffraient.

Je me suis repliée sur moi-même. Je ne pouvais même plus prendre mon fils dans mes bras. J'ai laissé faire ce père qui avait toutes les solutions. Quand j'ai voulu le faire soigner, EC a répondu qu'il n'était pas malade qu'il manquait juste de volonté. Qu'il allait le sevrer seul. Il l'a enfermé, encore plus brimé, rabaisé sans arrêt.

J'ai réussi à emmener Nicolas chez un psy qui a voulu une séance familiale. Cela a été terrible car EC a explosé, expliquant que tout ça était le résultat de mon éducation. Que si je l'avais laissé faire

au lieu de pourrir mes enfants d'amour, on n'en serait pas là. Mon fils a fini par me crier au visage que je ne l'aimais pas, que je ne m'aimais pas pour supporter pareil calvaire. Que je ne me respectais pas en l'abandonnant. Electrochoc...

J'ai hurlé mon amour, et pris position contre leur père. J'ai dit clairement que mon amour ne pouvait être responsable de destruction que c'était l'impossibilité de communiquer qui avait fait du mal à notre fils, l'impossibilité de se faire comprendre alors qu'il avait mis tous les signaux au rouge. Et j'ai pris mon gamin sous mon aile, je l'ai serré dans mes bras. Tout en lui répétant que je ne voulais pas de drogue... peine perdue.

Victor était très choqué de tout cela, mais son père était moins violent avec lui. Ce qui mettait Nico hors de lui.

Les relations entre Nicolas et son père devenaient insoutenables. Mon fils était sur le qui vive quand je me révoltais. Il a fini par se dresser contre son père quand il a cru que j'allais prendre des coups. Il disait que s'il avait été battu, il n'accepterait pas que d'autres soient ses victimes. Mais, on ne se débarrasse pas si facilement de tout ce carcan. J'ai toujours pensé que mes enfants avaient besoin d'un père, que je n'avais pas le droit de les en priver.

J'ai réalisé cependant que je ne pouvais plus accepter de n'exister qu'à travers lui. J'avais déjà fait plusieurs tentatives de suicides dont personne n'a jamais rien su, toujours ramenée à la raison par l'image de mes enfants. Je me suis dit que, cette fois, je ne pouvais plus fuir, qu'il me fallait l'affronter. Mais ma révolte ne l'a pas adouci au contraire. Nous n'avions plus d'échanges. On ne parlait que si cela était strictement nécessaire. Mais je me sentais toujours rabaissée sans cesse. Je ne peux décrire tous les événements, au demeurant insignifiants quand ils sont pris isolément, qui caractérisaient cette violence quotidienne. Je ne l'ai réalisé que très récemment, et accepté de poser le mot horrible de violence. Mais aussi, j'ai toujours eu peur des réactions d'EC, peur qu'il ne m'enlève mes enfants comme il a effectivement tenté, et tente, toujours de le faire, me faisant passer pour folle. C'est un manipulateur, et je n'avais aucune confiance en la justice pour palier à sa violence.

Je savais qu'il ne supporterait pas mon départ. Non seulement je lui échappais, pour on ne sait quel homme (il n'a jamais cru que je pouvais partir seule), mais en plus, selon ses termes aujourd'hui, je massacrais la famille, enfin l'image de la famille bien sous tous rapports qu'il s'était évertué à construire. Aux yeux des autres, il était le mari et le père modèle, victime d'une femme dépressive et malade. Seule ma famille s'étonnait que je m'éteigne, que je supporte cette autorité. "Mon dieu que tu es triste !"

Et puis, j'ai eu le courage d'en parler aux garçons. Ils sont formidables. Ils m'ont réconfortée en me disant que jamais leur père ne pourrait nous séparer. Ils étaient grands, je pouvais prendre le risque.... Mais j'avais besoin de prendre confiance en moi, de m'assurer que je pourrai faire face.

Quand j'ai pris ma décision, il y a trois ans, personne n'a compris. Mes amis ont dit "pourquoi est-ce si urgent ?", ma belle mère "mais enfin il ne boit pas, ne te frappe pas, tu vas abandonner une situation confortable, une belle maison ? Tu vas mettre tes enfants en danger ?" Mes parents ont dit "enfin !!"

EC a tout essayé pour me retenir. Il n'y croyait pas. Pour lui, j'étais incapable de vivre seule, de m'assumer, j'allais revenir. Le jour de l'audience de conciliation, il a dit à la juge que j'avais assez joué, qu'il fallait que je rentre à la maison. Point final. Elle a ouvert de grands yeux !

Les enfants étaient malheureux. Ils n'étaient pas surpris mais ils avaient du mal à envisager la vie différemment. Une longue bataille a commencé car cette fois je suis vraiment devenue une moins que rien, à la vie dissolue, qui avait massacré la famille, renié ses enfants.

Les enfants n'ont pas cédé et ont demandé à vivre en alternance avec leur père et leur mère. La juge a été surprise de leur détermination, de leur caractère, elle m'a dit avec beaucoup d'émotion que j'avais de beaux enfants et que je pouvais en être fière.... Cela m'a beaucoup touchée.

Les violences ont redoublé et il en est venu aux mains avec moi. J'ai dû porter plainte au commissariat. Les enfants étaient bien sûr très choqués. EC les a menacés de se suicider s'ils décidaient de venir vivre avec moi. Ils sont restés en alternance une semaine sur deux.

J'ai dépassé aujourd'hui l'immense sentiment de culpabilité. Ma soumission a fait tellement de mal à mes enfants !

EC comprend qu'il arrive de moins en moins à m'atteindre, même par mèl. Ses menaces ne me touchent plus, je sais que rien ne me séparera de mes enfants et le reste n'a aucune importance. Je sais que le coupable c'est lui, que certes j'ai fait des erreurs, mais que je me suis battue, comme j'ai pu...

J'ai réalisé depuis, même si cela n'est pas encore facile, que j'existe en tant que mère mais aussi en tant que femme. Je n'ai pas encore confiance en moi, surtout dans mes relations avec les autres. J'apprends tout doucement. J'ai pris mes marques et la vie n'est pas plus emprunte de solitude aujourd'hui qu'elle ne l'a été toutes ces années. Je sors, rencontre mes amis, travaille et je suis même beaucoup moins souvent malade même si cela reste un peu précaire... Il a aussi de moins en moins de prise sur Nicolas. En fait, il est moins autoritaire pour que son fils accepte de venir chez lui. Nicolas n'a pas arrêté sa consommation. Il a été arrêté au mois d'avril, perquisition à la maison en présence de son frère, qui l'a vu menotté avec quatre flics pour l'encadrer, il a assisté à la fouille de la chambre, et à tout ce que ce genre d'évènement a de traumatisant, même si les flics ont été plutôt agréables avec Victor et moi, cherchant à nous reconforter. 27 heures de garde à vue. Et Nico est ressorti encore plus déterminé à continuer ses bêtises. Il est passé au Tribunal en octobre et a été condamné à trois mois de prison avec sursis avec obligation de soins et de travail pendant une période probatoire de deux ans. Il ne se soigne pas mais travaille deux heures par jour pour éviter la prison. Comme il n'a pas arrêté, nous tremblons d'une nouvelle arrestation.

Victor n'arrive pas à dormir si son frère n'est pas rentré. J'ai mis des obligations à Nico pour qu'il ne passe pas ses nuits dehors. Mais je cours après toutes les nuits, enfin les semaines où il est chez moi. Chez son père il n'a pas d'obligations et Victor attend qu'il rentre et craint qu'il ne ressorte.

Nicolas souffre maintenant d'un syndrome de complot et de persécutions ce qui rend les échanges très difficiles et la communication quasiment impossible. Il refuse catégoriquement l'idée qu'il a besoin de soins.

Quand ils sont chez leur père, Nicolas protège son frère, ayant peur qu'ils en viennent aux mains. Il me disait que, si son frère n'avait pas toujours raison, l'attitude de leur père était inacceptable. Par contre, quand ils sont chez moi, Nico cherche à prendre le rôle du père, et se révolte quand je ne

l'accepte pas. Nicolas a beaucoup de points communs avec son père, ce qu'il supporte mal. Je lui répète que son père n'a pas que des défauts puisque je l'ai choisi pour être son père, que l'on est pas seulement le fils de son père mais ce que l'on décide d'être, et que chacun de nous n'est pas qu'un héritage mais un être à part entière, avec ses qualités et ses défauts, qu'un homme parfait serait bien inintéressant. EC exerce donc maintenant son autorité sur Victor. Avec le même mécanisme. Victor est nul, fainéant, il n'a aucune qualité que des défauts comme sa mère. Il le dévalorise, y compris en public, dès qu'il en a l'occasion, se moquant même de lui. Comme il l'a fait avec son frère. La seule différence est la comparaison qu'il fait maintenant avec moi, pour me dévaloriser au passage aux yeux de son fils.

Victor ne parvient plus à se concentrer et ses résultats scolaires sont en baisse constante. Il est en 1ère S mais le deuxième trimestre a été encore pire que le premier. Pourtant ses professeurs me disent qu'il n'a aucun problème de compréhension. Qu'il faut simplement qu'il soit à ce qu'il fait... Et ça, Victor n'y parvient pas. Il n'arrive pas à laisser tout en dehors du lycée. Il a plein de copains super qui l'entourent mais ils sont très inquiets car Victor est maintenant à saturation. Il ne supporte plus la situation.

Comme moi, quand il raconte ce qu'il subit, il est difficile de comprendre le problème, prises isolément les crises semblent moins graves. Il est migraineux depuis l'âge de neuf ans et après s'être calmées, les migraines reviennent maintenant, perturbant à nouveau sa vie.

Ses profs nous ont conseillé l'internat, pensant que Victor pourra y retrouver un peu de calme. J'ai donné mon accord. Mais pour Victor, il est difficile de partir loin de ses amis qui sont un soutien précieux. Même s'ils l'encouragent à prendre cette décision de protection. Mais c'est une décision difficile à prendre....

Son père a maintenant une amie, qui a un fils de 14 ans. Les garçons ont été très choqués de cette annonce le lendemain du divorce, estimant que leur père était un menteur puisqu'en fait il n'était pas si malheureux que ça. Ils s'estiment victimes de chantage... Victor a aussi du mal à accepter une autre femme aux côtés de son père, même s'ils ne vivent pas ensemble pour l'instant.

Victor est un ado de 16 ans avec toutes ses caractéristiques ! J'ai parfois aussi du mal à me faire entendre avec ma méthode... Mais dans l'ensemble, très franchement, Victor n'est pas un ado qui donne du souci par son attitude.

En Mars, Victor a décidé de fuir de chez son père. Il était dans un état très inquiétant. J'ai réussi à le récupérer et s'est ouverte une longue bataille pour le garder. Je suis allée déposer une main courante au commissariat. Son père y est allé dans le même temps pour porter plainte contre moi pour enlèvement et séquestration. Les flics ne comprenaient rien. « L'enfant » était devant leurs yeux. Victor a fini par leur dire, en privé, qu'il avait peur de la violence de son père. Ils ne l'ont pas consigné mais m'ont laissée repartir avec mon fils en enregistrant la main courante et en retenant le père pour que nous nous mettions à l'abri. J'ai proposé une médiation pour que Victor puisse exprimer à son père tout ce qu'il a sur le cœur. Mais un entretien entre le père et le fils, par téléphone, a tout compromis. EC a reproché à son fils de n'en vouloir qu'à son argent... Victor lui a crié qu'il resterait son père mais qu'il ne voulait plus rien de lui. EC a alors menacé de s'en prendre à moi et j'ai été étonnée d'entendre la réponse très froide de mon fils : « si tu touches à un cheveu de ma mère, si tu portes plainte contre elle, je porterai plainte contre toi et là je te jure qu'on ne

classera pas mon dossier... » J'ai donc déposé une requête pour en avoir seule la garde. Je défends la position de protection de mon fils. Cette décision a été très difficile à prendre pour lui. Il a un courage formidable qui doit être reconnu et respecté.

A force de travail, j'ai accepté de poser les mots et de reconnaître que je ne pouvais pas guérir leur père, que je n'en étais pas responsable. Les enfants font le chemin que j'ai parcouru. C'est un chemin difficile mais personne ne peut le faire à leur place. On peut toutefois les soutenir. Je peux aussi être présente et leur montrer que la vie est belle, très belle quand on la regarde vraiment, qu'ils ne sont coupables de rien, et qu'ils sont normaux ! Ils ont été surpris de me voir renaître, de me voir sourire, de m'entendre rire. Ils restent inquiets pour leur maman et très protecteurs. Je suis obligée de les remettre à leur place régulièrement. Ils commencent à s'habituer. Ils se disent aussi que les années passant, je risque de moins en moins de devenir intéressante pour un autre homme et qu'ils n'auront plus à me protéger..... Mais ils savent aussi que, malgré tout cela, il y a des choses qui sont incontournables et que quoi qu'il arrive, je continuerai à exiger. Et que eux aussi, ils ont le droit de retrouver le sourire, de trouver que la vie est belle et qu'ils peuvent faire confiance... Oui, il y a des jours où je me sens fragile dans la démarche, des jours où je laisserais bien s'exprimer ma colère et ma révolte. Ma lassitude aussi. Je suis inquiète mais je fais confiance à la Vie. Je sais pour les pratiquer que les chemins sont sinueux, que la route est parfois longue. Je sais qu'ils en sortiront plus forts et que je ne peux leur éviter ces souffrances. Ce sont presque des adultes maintenant, leur tête est plutôt bien faite, ils sont intelligents, ils ont du cœur et je leur ai transmis, envers et contre tout, les valeurs qui me tiennent à cœur. Je veux croire que ce ne sera pas vain.

Voir son enfant se détruire, comme le fait Nicolas, est très difficile pour une maman. Je ne peux pas l'en empêcher. Je peux être là quand il accepte de pousser la porte. Lui dire que je suis en désaccord mais que je suis là et que je l'aime. Et qu'il n'est pas son père, qu'il a le droit à une identité propre, qu'il est rempli de qualités et qu'il n'est pas celui que dit son père.

Victor a aussi besoin de fermeté et d'amour. Besoin de prendre confiance en lui et en ses qualités, et d'admettre qu'il est parfaitement capable de savoir ce qu'il veut dans la vie et de l'assumer. Il sait que dans la bataille qui s'annonce je serai toujours à ses côtés.

Mais aucun des deux garçons n'acceptent encore de poser les mots de violences morales.

J'ai l'immense chance d'être entourée d'amis merveilleux, qui ont été et sont présents dans la tempête. La chance aussi d'avoir conservé envers et contre tout une situation professionnelle qui me permet aujourd'hui de faire face financièrement, ce qui est un élément essentiel pour réussir à sortir de cette spirale infernale.

Témoigner est douloureux mais nécessaire, pour moi, pour mes enfants un jour, et pour les autres peut-être. Je vous remercie d'avoir eu la patience de me lire.

Bien cordialement,

Votre site...

Bonsoir,

Votre site m'a tellement apporté d'aide et m'en apporte encore pour ma reconstruction après ma relation avec un grave PN, que je viens ce soir vous remercier vivement,

vous encourager et vous féliciter de soutenir tant de femmes dans leur détresse "inqualifiable", si impensable que peu de personnes peuvent comprendre. Je vous fais part de toute ma reconnaissance voir toute ma sympathie.

Très respectueuses salutations à toute l'association.

M.

La honte 2011

"La honte doit changer de camp", proclament régulièrement les slogans de défense de victimes de violences conjugales. La honte participe à la souffrance, fait partie intégrante de la maltraitance, quelle que soit son contexte. Mais cette honte, d'où vient-elle et comment en sortir ? Près de dix ans m'auront été nécessaires. Dix années à me taire, souvent muselée par "ces gens bien intentionnés" que chantait Brassens...

Catherine Mary, docteur en virologie, journaliste scientifique, mère de deux enfants

voir article sur le journal "Le Monde" :

http://www.lemonde.fr/idees/article/2010/12/02/la-honte-fait-partie-integrante-de-la-maltraitance_1447550_3232.html

Violence morale : brisons aussi la loi du silence

« Brisons le silence », tels sont les mots chocs souvent utilisés pour dénoncer les violences conjugales, auxquelles la journée du 25 Novembre sera consacrée. Un slogan pour rappeler que les violences conjugales brisent des vies, souvent dans le silence.

Briser le silence, c'est la première étape pour aider la victime à sortir de la culpabilité qui l'emmure. Mais Briser ce silence-là ne suffit pas à la reconstruction des victimes, pas plus qu'une journée par an d'indignation nationale, d'autant plus que la loi reste lacunaire, comme dans les cas des violences morales.

Car la violence n'est pas seulement du côté du bourreau, elle se niche silencieuse, dans tous les rouages de nos sociétés, en régit les règles de bienséance qui imposent une loi d'un silence qu'on est encore loin de pouvoir briser. Mieux vaut humilier en privé que de commettre l'imprudence de ne plus pouvoir contenir sa souffrance en public. Et humilier à l'abri des regards est bien le levier favori du parent toxique pour continuer à harceler la victime, au-delà du divorce. Quitte à utiliser les enfants comme armes et à les mettre en danger. Dans cette situation, la victime devra ensuite faire bonne figure, apparaître calme en toutes circonstances, car au moindre débordement, elle sera désignée comme la cause des problèmes et à nouveau stigmatisée. Le piège reste d'autant mieux fermé sur elle que l'auteur des violences, qui ne ressent pas la culpabilité, se montre aimable, posé et bien élevé.

Cette violence sociale, qui aboutit à un renversement de la perception des rôles, c'est celle que des femmes ou des hommes comme moi subissent tant que le parent toxique continue à les harceler en toute légalité. Elle constitue une double peine, qui entrave leur reconstruction et vient s'exercer jusque dans le bureau du Juge aux Affaires Familiales (JAF). C'est précisément ce que dénonce l'AJC, association reconnue d'intérêt général, spécialisée dans la lutte contre les violences morales intrafamiliales et le stalking.

J'ai pu l'éprouver dans une récente audience devant le JAF, que j'avais moi-même sollicitée. J'avais en effet écrit au JAF pour l'informer que mon fils de 17 ans dont j'avais jusqu'alors la garde, ne vivait plus chez moi. Je précisais que son père l'avait installé, à mon insu, dans un appartement qu'il loue pour lui et que mise devant le fait accompli, j'avais préféré le dialogue avec mon fils, à la force. Je pensais naïvement que le JAF verrait comment le père de mes enfants s'y prenait pour bafouer mon identité de mère et me discréditer aux yeux de mes enfants. Il n'en a rien été et le JAF a entériné la situation, en acceptant que mon ex-mari ne me verse plus la pension alimentaire de mon fils. Face à ma tentative de protestation, le JAF m'a répondu que mon fils avait l'âge de vivre tout seul. Tout se passait comme si le juge ne percevait que le désir naturel d'indépendance de mon fils et qu'elle interprétait ma protestation comme un abus. Le discrédit porté par son père à mon égard, en instrumentalisant ce désir, restait à ses yeux inexistant, comme dans un angle mort.

Pour cette fois, il ne s'agissait que de la pension alimentaire. Mais combien de victimes se voient ainsi retirer la garde de leurs enfants, privées de leur rôle de parent, condamnées à l'impuissance, sous prétexte qu'aux yeux du juge, l'intérêt supérieur de l'enfant est préservé alors que ce dernier est l'enjeu d'une prise de pouvoir sournoise et bien orchestrée ? Combien de victimes sont-elles ainsi poussées au suicide, détruites psychiquement, et usées par le combat qu'elles mènent en silence, contre des dictats qui ne font qu'ajouter de la violence à la violence.

Je sais que j'ai encore devant moi, des années de combats durant lesquelles je vais épuiser mes forces à déployer les moyens pour réparer les dégâts que le père de mes enfants fera sur eux, en continuant à les instrumentaliser. Je n'ai qu'une alternative, devenir de plus en plus solide pour ne pas flancher face à ses attaques sans merci, et continuer à grandir en silence, sans aucune reconnaissance, et avec pour seule satisfaction, la conviction de savoir que j'aurais fait ce que j'ai pu.

La loi du 9 juillet 2010 supposée renforcer les mesures contre les violences conjugales, est venue combler un vide juridique. Mais la justice est encore loin d'avoir les moyens de combattre ce fléau pour ce qu'il est : une violence qui tue. Une violence exercée par des individus qui ne portent pas de coups visibles, mais qui s'appliquent méthodiquement à déposséder leur victime de toute légitimité et dignité.

Ce n'est pas seulement le silence de la victime qu'il faut briser, c'est aussi cette loi du silence qui entoure la violence morale, comme un reste de barbarie dans nos sociétés. Car cette violence n'existe pour personne, sauf pour les victimes.

Louise

Mère défaillante 2010

Le 17 décembre 2010

Tout a commencé quand j'étais en primaire (aussi loin que je m'en rappelle j'étais en CE1/CE2... ça a sûrement commencé bien avant mais ma mémoire est floue), c'était la violence que mes parents s'échangeaient avant de divorcer : Les hurlements, les cris, les agressions verbales et physiques, des objets brisés qu'ils se lançaient dessus... A cette âge là je ne dormais pas beaucoup, j'étais souvent réveillée par le boucan qu'ils faisaient.

Et puis il y a eu l' « après ». Le moment où mes parents se sont séparés. C'est à ce moment là où la vie avec ma mère est devenue très difficile.

Petite, j'étais très proche de mon père, ça a été une vraie déchirure quand j'ai dû rester avec ma mère après le divorce. A cet âge là on est facilement influençable, et maintenant je comprends que mon père ait voulu mettre le plus de distance possible avec ma mère. A sa place j'aurais fait la même chose.

Le fait est que le jour où mon père est parti a été l'un des jours les plus traumatisants de ma vie. Ce jour là je rentrais des cours, et lorsque je suis arrivée chez moi c'était pour voir mon père partir, sa voiture pleine de vêtements. Si en soi cet acte a été difficile à vivre pour moi, ce fut la réaction de ma mère qui a été le plus marquant. Elle m'a juste souri, fière et heureuse, en disant « regarde ton père partir, c'est bien c'est un belle exemple ! Il a essayé de partir sans te dire au revoir et tu es arrivée ! bien fait pour lui ».

Ma mère déteste mon père. Elle le hait. A plusieurs reprises elle l'a montré, un jour en voiture, quand j'étais encore au collège, elle a même précisé que si il se trouvait devant lui à ce moment précis elle l'écraserait et ferait marche arrière pour être sur qu'il soit bien mort... Voyez l'état d'esprit... Elle ne comprenait pas pourquoi je refusais de passer un weekend sur deux avec mon père. Mais à chaque fois que je revenais d'une visite chez lui elle me plombait de remontrances, l'insultait, et moi je subissais ses humeurs... Je n'étais pas masochiste. Je préférais ne plus voir mon père et moins souffrir.

Pendant 10 ans j'ai vécu avec ma mère. Son alcoolisme n'a pas aidé dans la relation que nous avions. Tous les soirs pendant ces dix années elle a rejeté sur moi la souffrance et la haine qu'elle éprouvait pour mon père. Elle m'insultait, me harcelait, déversait sa haine en me prenant pour témoin. Elle me faisait croire qu'elle allait arrêter de boire, elle me faisait croire que tout irait mieux bientôt... Mais ce n'était que façade. Elle continuait de boire, elle passait ses journées à marmonner sans jamais s'arrêter comme pour s'incruster dans ma tête, elle parlait seule en m'insultant, mais toujours en faisant bien attention à ce que je l'entende, elle me disait que j'étais méchante, que je faisais tout contre elle alors qu'elle s'était sacrifiée pour moi, que j'étais ingrate, que je ne l'aimais pas, que je ruinais sa vie ... Elle me rabaissait toujours devant ses amis, ou devant les miens, je ne pouvais inviter personne chez moi j'avais bien trop honte. Manger avec elle était une torture, elle était toujours « torchée » et avait une attitude écoeurante, je ne mangeais presque plus, j'ai eu des épisodes d'anorexie dont je suis sortie aujourd'hui.

Le harcèlement était continu, il suffisait que je dise aimer un aliment pour qu'elle en achète de suite une tonne « Parce que je sais que tu aimes ça ». Si sur le papier c'est beau, ça l'est moins quand ce même aliment est servi à toutes les sauces jusqu'à écoeurement... J'en étais arrivée au

point où je n'osais même plus donner mon avis, si je disais que j'aimais quelque chose elle en achetait jusqu'à écœurement, si je disais que je n'aimais pas elle m'accusait de la critiquer alors qu'elle « faisait tout pour moi », et si je ne disais rien elle recommençait parce que « je ne lui disais jamais rien »... Elle mettait un point d'honneur à me faire remarquer que je ne savais pas me décider et que la seule chose que je savais faire c'était la critiquer. Moralement c'était dur, à plusieurs reprises j'ai failli en venir aux mains, mais jamais je n'ai dépassé ce point de non retour, même si elle m'y poussait...

Elle a fait en sorte que je sois séparée du reste de ma famille, je ne connais ni mes tantes, ni mes cousins, je ne voyais jamais mes grands parents, et si aujourd'hui j'ai pu entrer en contact avec sa petite sœur (qu'elle a reniée) ce n'est qu'avec mes propres moyens et dans le plus grand secret.

Jamais elle ne m'a frappée, mais les mots qu'elle utilisait faisaient le même effet que si elle me passait à tabac. J'ai fait plusieurs fugues, je suis tombée dans la drogue, l'alcool, je me suis éloignée de mes amis, éloignée des cours, je suis entrée en dépression en même temps que j'entrais au lycée. J'avais honte de celle qui était ma mère et plus jamais je ne l'ai appelé « maman ».

J'ai fini par sombrer dans une profonde dépression, plus rien ne m'intéressait, j'avais juste envie de pleurer quand je rentrais chez moi, je n'aimais plus rien, je n'avais aucune motivation, je vivais dans un monde en noir et blanc et finalement j'ai fini par abandonner l'école. Pendant un peu moins d'un an ma vie c'est lentement remise en place, je me sentais un peu mieux, je ne voyais ma mère que le soir, je revivais lentement... Et puis l'année suivante ma mère est passée en congé longue maladie pour cause de dépression. J'ai très mal vécu ce moment là. Les choses se sont empirées, elle était tout le temps à la maison, elle me faisait croire qu'elle allait arrêter de boire, qu'elle se soignerait... Mais il n'y avait rien derrière.

A plusieurs reprises j'ai annoncé mon désir de quitter le domicile familial, elle n'était pas du même avis que moi et, je ne sais pas comment elle faisait mais elle arrivait toujours à me convaincre de rester... Elle me disait que si je partais je devrais emmener mes animaux (deux chats et un chien), qu'il fallait que j'économise encore un peu, que je ne saurais pas vivre seule, que ça coûtait cher, etc... Ce qui m'empêchait surtout de partir c'était le souvenir des soirées où elle tombait de sa chaise ivre morte et où à l'entente du bruit sourd j'accourais pour vérifier que rien de grave n'était arrivé, le souvenir de la seule soirée où j'ai dû appeler le SAMU car elle ne pouvait même plus se relever, l'horreur de sentir de la fumée et de voir que la cuisine était en feu alors qu'elle dormait sur la table et que ce qu'elle cuisait était en train de brûler... C'était impossible pour moi de partir comme ça, j'avais bien trop peur qu'elle ne se donne la mort. Par le passé elle m'avait dit sans ciller « Je préfère mourir plutôt que d'être privée de la nourriture que j'aime ». Alors qui l'empêcherait de passer à l'acte ?

Au début de l'année 2010 elle a fait une cure d'une semaine dans un hôpital. Pendant 7 jours j'ai été en totale liberté, je me suis sentie vivante pour la première fois depuis des années... Son retour a été pour moi un uppercut dans l'estomac, en moins de 2 jours je suis retombée dans « ma prison ».

Ce qui nous emmène à la troisième et dernière phase. Depuis ce moment j'ai poussé ma mère à faire une vraie cure. J'en avais plus qu'assez de me faire insulter et de subir son harcèlement constant, qui plus est elle disait qu'elle désirait arrêter alors autant le faire. Le 7 mai elle est partie dans un établissement spécialisée, de son plein gré appuyé par son médecin traitant, elle devait y

rester pendant 4 semaines sans sortir afin de ne pas risquer de retomber dans l'alcool. Lorsqu'elle est sortie la deuxième semaine elle n'était pas dans son état normal. Elle a commencé à boire, je lui ai dit d'arrêter, elle n'a pas compris pourquoi je faisais ça et a commencé à m'insulter de ma manière plus violente et plus soutenue. Ce qui s'est passé ce jour là n'entre pas vraiment dans le domaine de la violence morale, mais la fin de cette soirée a été une véritable fracture. J'étais morte moralement et devant son état j'ai dû appeler les pompiers. Elle n'a pas appréciée et m'a « reniée et mise à la porte ». Ce n'était pas une menace en l'air, la façon dont elle l'a dit ce n'était pas du flan, elle le pensait vraiment. Alors je suis partie.

J'ai trouvé refuge chez des amis à qui elle a envoyé une lettre me rabaisant en y joignant un chèque et jouant la victime esseulée. Peu de temps avant elle m'avait annoncé au téléphone qu'elle les poursuivrait en justice ainsi que moi-même. Ironique non ? Aujourd'hui elle dit n'avoir aucun souvenir de m'avoir mis à la porte, pour elle je suis partie de moi-même et elle ne comprend pas que j'agisse avec autant de recul avec elle. Elle ne comprend pas non plus pourquoi je suis partie « Tu n'étais pas obligée » et le plus ironique dans cette histoire c'est qu'elle a trouvé le moyen de dire à mon frère « Je veux bien l'accepter sous mon toit si elle comprend ses erreurs ».

Aujourd'hui, et depuis 7 mois, je vis seule chez moi. J'ai renoué des liens avec mon frère et mon père. Mes relations avec ma mère se sont améliorées, je vais la voir de temps en temps mais jamais longtemps. J'ai mis 2 mois à accepter qu'elle voit l'endroit où je vis, et je refuse qu'elle y séjourne plus que pour une simple visite. Je pense être sortie de son emprise, du moins je l'espère...

Mon père, mon vampire...2010

J'ai 30 ans, et j'attends mon premier enfant. Je vis une situation conflictuelle avec mon père depuis des années. Cette situation s'est « réactivée » à l'annonce de ma grossesse.

Il s'agit de domination : mon père a décidé de l'endroit où je dois vivre avec mon bébé (à 50 mètres de chez lui), qui gardera mon enfant pendant que je travaillerai (une de ses amies qui selon moi n'a pas les qualités requises), qui je dois fréquenter (et si possible épouser ! Il s'agit d'un de ses amis. Le père de mon bébé m'a quittée pendant le 5^{ème} mois de grossesse), où et quand aura lieu le baptême de ma fille, et qui y sera ou non présent. (mes parents ont divorcé il y a presque 30 ans, mais mon père refuse que ma famille maternelle assiste au baptême). Il a déjà établi mon emploi du temps pour les WE, ainsi que la destination des vacances en famille (avec lui, évidemment).

Pour appuyer ses choix, **il me fait passer pour une jeune femme irresponsable et immature** auprès de nos relations communes, **il me répète qu'il m'aime et qu'il veut m'aider**, et que si j'étais moins moralisatrice, plus mûre et ouverte d'esprit, je me rendrais compte de la chance que j'ai d'avoir un père qui se soucie autant de moi... Bref, il me rabaisse, se sert de ma douleur d'avoir été quittée par le père de mon bébé, l'homme que j'aime. Il appuie là où ça fait mal.

D'autre part, il y a enjeu, non seulement ma liberté, mais aussi, à mon sens, le bien-être de ma fille. Toute mon enfance, je l'ai entendu me dire : « J'aurais tant aimé avoir un fils... ! bien sûr, j'étais très heureux quand tu es née ! ». Maintenant, il refuse de parler de ma fille. Quand je lui fais remarquer que deux échographes et un obstétricien sont d'accord pour dire que c'est une fille, que j'ai même un cliché d'échographie qui le prouve indubitablement, il me répond : « Tant que ce n'est pas sorti, on peut encore espérer ! »... Je redoute que ma fille passe elle aussi son enfance à essayer d'être à la hauteur des espérances de mon père.

Indépendamment des événements récents, **j'ai été endoctrinée pour être une fille aimante, respectueuse et obéissante.** Le contrarier dans ses volontés, parfois impossibles à réaliser, c'était m'exposer à ses insultes, à sa vindicte. Persister dans mon refus, c'était prendre des coups (toujours en privé) ou être publiquement humiliée. Après un conflit qui m'opposait à ma mère, à mon adolescence (17 ans), je suis allée vivre chez lui. Il a fallu que je rentre dans le moule (coiffure, façon de parler, vêtements, opinions politiques, choix de mes ami(e)s.) Malgré mes efforts, j'ai été la cible de plaisanteries acerbes, souvent en public, auxquelles je ne pouvais pas répondre, sans quoi j'étais rapidement remise à ma place (« comment oses-tu parler à ton père de cette façon ? Tu me fais honte ! »). **Il organisait mon emploi du temps, y compris pour les tâches ménagères dont je me suis trouvée seule et unique responsable.** C'était toujours une exception qui bien vite se transformait en règle : telle fois, il avait mal au dos et me demandait de changer ses draps... ensuite, il m'adressait des reproches si je ne l'avais pas fait de moi-même (« il faut tout te demander ! Tu n'as aucun esprit d'initiative ! Tu pourrais te montrer un peu plus reconnaissante, tout de même ! »). Il en est allé ainsi pour son linge, le ménage de la maison, la préparation des repas, la vaisselle, une bonne partie des courses, ... Si, pour une raison ou une autre, je ne faisais pas telle ou telle tâche, alors, **les insultes et les reproches pleuvaient.** (« décidément, tu n'es pas responsable ! Imagines ce que ce serait si tu avais un travail, un mari, deux ou trois enfants et une maison à tenir ! Tu n'es pas capable de t'organiser ! ») A chaque fois que j'ai essayé de partir, il a refusé de se porter caution pour mon loyer ; il a refusé aussi que mes grands-parents le soient. Il arguait que j'étais trop irresponsable (je travaillais déjà). Dès que j'ai travaillé, il m'a demandé de participer aux frais de la maison... et prenait un tiers de mon salaire. Sans pour autant alléger mes tâches ménagères.

J'ai mis de l'argent de côté, et choisi de reprendre des études. (« Quoi ? 3 années d'études pour devenir torche-cul ? Tu te fous de qui ? Et comment comptes-tu financer tes études ? Ne comptes pas sur moi ! Déjà que tu ne rapportes pas grand chose quand tu travailles ! Tu as intérêt à aider au jardin, pour compenser ! »(ce que je faisais déjà, de toute façon, mais de façon moins systématique). Les deux premières années se sont plutôt bien passées, tant que je ne lui parlais pas de mes études, qu'il s'est ingénié à critiquer. La troisième et dernière année, j'ai dû porter le poids de sa dépression, en m'occupant de mes grands-parents âgés et malades, tout en assurant mes études, sans pour autant cesser les tâches ménagères. (Mon père était en arrêt maladie pour dépression depuis déjà un an et demi).

Lorsqu'il a déraillé, j'ai dû mentir à la police pour couvrir ses agissements. Lorsque je le lui ai reproché, il m'a rabrouée, prétextant que je n'avais fait que mon devoir filial, qu'après tout ce qu'il faisait pour moi, je pouvais bien faire cela pour lui, qu'il n'avait pas à se justifier devant moi, une gamine irresponsable. Les semaines passant, j'avais atteint un point de rupture, mettant mon stage en danger pour pouvoir m'accorder quelques heures pour respirer. J'ai trouvé du soutien auprès d'une antenne psychologique du quartier. Cela aussi m'a été reproché. Deux jours avant que je rende mon mémoire professionnel qui validait mes 3 années d'études, mon compagnon est venu à ma demande pour m'aider à corriger la dernière épreuve de mon mémoire, reprendre certaines tournures, etc... J'avais pris énormément de retard, ayant passé mes soirées à écouter mon père déverser sur moi ses malheurs et ses souvenirs. C'était un samedi matin. D'ordinaire, ce matin-là, je mettais une machine à tourner, puis j'allais faire le marché, ensuite je préparais le déjeuner. Ce matin-là, je me suis contentée de préparer le petit déjeuner, puis nous nous sommes mis au travail,

mon ami et moi. Mon père s'énervait de plus en plus. J'avais beau lui dire qu'exceptionnellement, je ne pourrai pas accomplir mes tâches, que j'avais des semaines de travail à rattraper en un WE, que Xavier(1) était là pour m'aider, mon père n'en démordait pas. **Il nous empêchait de nous concentrer**, sabotait le travail en coupant le courant (ce qui éteignait l'ordinateur), ... à la fin, j'ai craqué, et je lui ai reproché de vouloir gâcher mon avenir pour garder sa boniche à domicile... là, **il m'a mise à la porte**. Il ne voulait pas que je prenne la clé USB qui contenait mon travail. C'est mon ami qui a dû la subtiliser pendant la dispute. Grâce à Xavier, j'ai pu terminer mon travail sur son ordinateur, et le rendre en temps et en heure. Ensuite, il a fallu aller chercher quelques unes de mes affaires, sous les regards désapprobateurs de mon père, sous ses insultes à peine voilées (« Quelle genre de femme crois-tu être de t'installer chez un homme sans être mariée avec ? »).

D'autre part, sans ouvertement dénigrer le garçon que je fréquentais, malgré les couvre-feu et l'organisation serrée de mon emploi du temps, il s'est ingénié à nous éloigner. Son discours était souvent contradictoire à ce sujet. D'une part, il faisait valoir que je n'avais pas de temps à consacrer à un jeune homme si je prétendais réussir mes études et être une bonne fille ; d'autre part, depuis 10 ans, il s'évertue à me jeter dans les bras d'un de ses amis, me reprochant de n'être pas installée dans la vie à mon âge (c'est à dire mariée, mère de famille).

Après cet épisode, mon père a envoyé Marie(1), une de ses amies, pour nous « raccommode ». Il y a eu une nouvelle crise, lorsque j'ai refusé d'écrire une lettre de témoignage de bonne moralité pour père, parce qu'il était accusé de détention d'images pédo-pornographiques. D'une part, je savais qu'il possédait ces images sur son ordinateur, d'autre part, travaillant en crèche depuis l'obtention de mon diplôme (si, si, j'ai fini par l'avoir !) je ne souhaitais pas être mêlée à ce genre d'histoires. Ensuite, il est devenu tout miel, nous a invité une ou deux fois, de façon très gentille. Puis, peu à peu, il prenait de plus en plus de place dans notre vie. Il est même parvenu à organiser notre emploi du temps sur 6 WE consécutifs ! (« vous n'avez rien prévu, pour le tant, c'est dans un mois et demi ? Ça m'aiderait beaucoup si vous passiez ! Je ne suis pas bien en ce moment. J'ai besoin d'aide... je suis très oppressé. Je crois que je vais aller consulter un cardiologue... »)

Voilà sa façon d'agir : **Il s'immisce dans ma vie**, d'abord de façon modérée, subtile. Puis, de plus en plus, il prend sans me consulter des initiatives. Pour me les faire accepter, il justifie sa demande par son état de santé. Dès que je suis sur le point de refuser, il se met à aller mal (le cœur, la dépression, les bronchites, etc). Il me rabaisse beaucoup, prenant à témoin des personnes que je n'ai pas vues depuis des années, à qui il explique la situation de son point de vue, et qui me contactent après, choquées de mon comportement. Si malgré tout je persiste dans mon refus, il y mêle mes grands-parents, sachant pertinemment que je m'évertue à leur épargner toute inquiétude, et me fait comprendre tout le soucis qu'il se fait pour moi, parce que décidément, je ne suis pas capable de comprendre où est mon intérêt...

Actuellement, il ne travaille pas, puisque son congé longue durée pour dépression a pris fin très récemment, et que l'administration n'a pas pu lui trouver un poste adapté. Il achète et revend des objets de collection. Il parvient certains mois à tripler son salaire. **L'argent a une grande importance pour lui**, et il en parle souvent. C'est d'ailleurs son argument principal. Il a récemment vendu la maison de famille que mes grands-parents ont mise à son nom. Avec une partie de l'argent, il a proposé de m'acheter un appartement. Ce qu'il a fini par faire, mais sans tenir compte de mes critères. Au début, son offre était soumise à conditions. Tout d'abord, il m'a dit

que je pourrai y vivre jusqu'à ce qu'il veuille s'y installer lui-même. Alors, je devrai m'installer dans l'appartement de mes grands-parents qu'il occupe actuellement. Par conséquent, ma mère ne devait pas connaître l'adresse du nouvel appartement. (il prétend que ma mère risque de lui « pourrir la vie » si elle sait où il habite). J'ai refusé catégoriquement, en lui expliquant que leur querelle millésimée 30 ans d'âge n'avait pas à influencer ma vie ou celle de mon enfant. Ensuite il m'a dit en ces termes : « Si ta mère fait partie de la vie de cet enfant, je ne veux pas le rencontrer ». Là, j'ai cessé de lui adresser la parole pendant plusieurs semaines. Entre ses pressions et la situation conflictuelle avec le père de mon bébé, et en tenant compte des nausées, j'ai perdu 10 kilos en 7 semaines. J'ai été hospitalisée en HP, avec mon accord. Durant mon hospitalisation, j'ai envoyé un courrier à mon père lui expliquant que j'avais besoin d'un peu d'air, de calme, et non d'ultimatum. Et que par conséquent, je souhaitais prendre un peu de temps avant de lui parler à nouveau. J'ai reçu 2 à 3 coups de téléphone par soir quand je suis rentrée chez moi, plusieurs textos par jours, et des emails, dans lesquels il me disait ne pas comprendre mon état, et s'inquiéter beaucoup pour moi. Puis, toujours par l'intermédiaire de Marie, nous avons fini par renouer la discussion. Enfin, j'ai surtout l'impression qu'il discute et que je dois écouter et me taire... et acquiescer, évidemment. Puis, il m'a dit avoir trouvé l'appartement idéal. Mais pendant plusieurs semaines, il a refusé de me dire où il se situait. En fait, j'ai visité l'appartement avec lui et son amie Marie. Étaient aussi présents un agent immobilier et deux personnes d'une société de travaux d'huissier. C'est à ce moment-là seulement que j'ai découvert où il se situait. C'est aussi à ce moment-là que j'ai appris que la vente était déjà conclue. J'ai été mise devant le fait accompli, sans avoir mon mot à dire. J'ai refusé, en lui expliquant que je préférerais passer du temps auprès de ma fille plutôt que dans les transports en commun quand je reprendrai le travail. Il balaye mes arguments d'un revers de main, me disant que je suis de mauvaise foi, que je ne suis décidément pas mature, pas raisonnable, et surtout, que je manque de reconnaissance ! Il a mêlé mes grands-parents au problème en leur disant qu'il s'inquiétait beaucoup pour moi, que je n'allais pas bien du tout, qu'il m'avait offert un très bel appartement pour m'aider, avec mon bébé, et que sans raison, j'avais refusé. Il leur fait croire que je suis très dépressive, que je n'ai plus la tête sur les épaules. Mes grands-parents sont très âgés. J'aurais aimé leur épargner ces inquiétudes, qui me semblent non fondées.

De mon côté, je suis en cours de titularisation (repoussée à cause de ma grossesse qui a été assez délicate au début). Je vis dans un petit studio qui me coûte un peu plus de la moitié de mon salaire. Mais j'arrive pourtant à gérer mes revenus, payer mes factures et remplir mon réfrigérateur sans me mettre à découvert. Je parviens même à faire quelques économies, en vue de l'arrivée de mon petit Bonheur. Ma mère m'a aidée à préparer son arrivée, parfois en me donnant un peu d'argent, parfois en me soutenant moralement quand je n'allais pas bien, parfois en me faisant parvenir des vêtements pour la petite. Elle s'est aussi arrangée pour m'inviter régulièrement à déjeuner le WE, et mettre le reste du rôti dans mon sac, pour que je mange de la viande rouge en quantité suffisante. Ses attentions ont toujours été bienveillantes, discrètes, et non imposées. Je suis aussi entourée de quelques amis qui m'assurent régulièrement que l'image que mon père donne de moi est erronée, qu'il ne me connaît pas vraiment, qu'il ne sait pas quelle personne je suis. Ces amis me disent tous que, compte tenu des circonstances (mère célibataire) je m'en sortais très bien, et que j'ai une position très saine vis-à-vis du père de mon bébé. (Il aura sa place auprès de ma fille en

tant que père, s'il le souhaite un jour, mais je ne lui fais plus assez confiance pour une relation amoureuse).

Ce que j'aimerais trouver, surtout, c'est une façon de réagir qui me permettrait de répondre à mon père sans passer pour une adolescente hystérique et capricieuse (c'est l'image qu'il donne de moi à tous ceux qu'il connaît, et aussi qu'il me renvoie à moi-même). **J'aimerais pouvoir recouvrer un peu de respect, de dignité.** Mon père a aussi mentionné plusieurs fois le fait que j'étais à son avis trop irresponsable pour m'occuper correctement d'un enfant. Je crains qu'il ne se serve de mon bref passage en HP, et de nos querelles pour se voir accorder la garde de mon enfant... Cela serait-il possible ? Et dans le cadre d'une telle démarche, quels seraient mes recours, mes chances ?

(1) Les prénoms ont été changés

Traquée par un fou

J'ai 44 ans, séparée du père de mes enfants depuis quelques mois, et j'ai deux enfants.

Il y a un peu plus d'un an, j'ai repris contact avec un ami d'enfance : très très grosse erreur de ma part, que je paie aujourd'hui au prix fort. Il m'a dit alors qu'il était divorcé. Nous nous sommes vus, il m'a sauté dessus, en gros, et j'ai rompu 4 mois plus tard, après avoir passé avec lui 10 jours de vacances chez lui, et l'avoir vu quelques week ends. Il était violent physiquement avec ses enfants, et je me suis aperçue qu'il fonctionnait en mettant en place un tissu de mensonges. Donc, exit.

Mais : Il ne l'a pas accepté, a commencé à dormir en bas de chez moi, à se cacher derrière les poubelles, à m'attendre. Ce n'était que les week ends, car nous habitons assez loin l'un de l'autre (il descendait en stop, car il ne voulait pas de voiture !). J'ai fini par vivre chez moi volets fermés, mal, et puis il m'a suivi un jour de trop près, allant jusqu'à me retrouver dans une église un dimanche à 10 km de chez moi, et là, j'ai été prise de panique, ai appelé les gendarmes, qui sont venus, qui m'ont dit de porter plainte à la gendarmerie. Mais arrivée là, le gendarme du bureau a dit qu'il ne pouvait enregistrer une plainte, qu'il fallait mieux lui envoyer une lettre avec recommandé pour qu'il arrête. C'est ce que j'ai fait.

Silence radio après. Ouf. Donc je déménage cet été. Et là, choc, mon "harceleur" est en bas de chez mes parents ! Depuis, il s'est installé à proximité de chez moi, à laissé sa maison, ses gosses, sa femme, son boulot, et passe son temps à essayer de me repérer, à me suivre dans les centres commerciaux, et la semaine dernière, il était à l'école de ma fille le matin !!!!! C'est ma fille qui l'a vu, qui me l'a dit, alors je l'ai laissée devant le portail et j'ai attendu. Il a fini par venir, et il se dirigeait vers la cour de l'école, où il rentrait ! Là, j'ai eu très peur, pour mes gosses, j'ai appelé les gendarmes (à nouveau) qui m'ont dit qu'ils ne pouvaient rien faire tant qu'il ne m'agressait pas, car il avait le droit d'être là.

Petit détail : j'ai fait plusieurs mains courantes, et une policière sympa a enregistré une plainte une fois, en me disant qu'il n'avait pas le droit de faire cela. Puis, j'ai appelé la police un dimanche où il me suivait encore, et la police l'a attrapé, l'a emmené au poste, et ensuite, ils m'ont fait venir pour que je retire ma plainte, ce qu'à mon avis j'ai eu le tort d'accepter (le policier m'a dit : faites moi confiance, de toute façon, le harcèlement moral n'est reconnu que dans le cadre du travail, donc là, de toute façon, cela ne sert à rien). Donc, le cauchemar continue depuis, et l'épisode de l'école la semaine dernière me laisse maintenant sur les dents.

Si je ne suis pas protégée par la police, que me reste-il comme recours pour que ma vie cesse d'être un cauchemar ? Il était encore là aujourd'hui, dans la rue de chez mes parents (qui habitent à côté de chez moi).

Comment porter plainte quand les policiers refusent que je le fasse ? Que faire ?

Merci d'avance pour tout conseil juridique pour me permettre de me protéger, car de toute façon, cet homme est tout simplement fou.

Le piège 2010

Dès le début tout était clair et pourtant je n'ai rien vu. Nous nous sommes rencontrés par l'intermédiaire d'une amie commune. Déjà il tenait des propos choquants du style « rien de tel qu'une bonne guerre pour éradiquer le chômage ». Ces paroles bien que déplacées et même arrogantes déjà, je les excusais. Mon raisonnement de l'époque était : « Il raconte n'importe quoi pour se mettre en avant ».

Notre histoire a commencé à la fin de mes études. A cette époque je me suis retrouvée relativement seule, la plupart de mes amis de l'université étant retournés dans leur ville d'origine.

Son manque de spontanéité, son manque d'énergie, sa voix monotone, son indifférence aux événements de la vie (il ne riait jamais, mais il ne pleurait jamais non plus), faisaient que je me posais beaucoup de questions. J'avais l'impression qu'il ne voulait pas s'engager dans une relation de couple. On se voyait quand il l'avait décidé. Il était encore étudiant, en juillet et août il passait ses journées à regarder la télé ; j'avais l'impression que ses journées commençaient quand je rentrais du travail vers 18H30. Courses, dîners et sorties tard le soir, sauf que moi je devais me lever à 6H30 le lendemain matin, mais ma fatigue physique, il n'en tenait pas compte. Après lui avoir annoncé que je souhaitais mettre un terme à notre relation, il m'a dit qu'il m'aimait et qu'il allait faire des efforts, moi de l'ai cru.

Il a alors commencé à changer positivement, il répondait à mes attentes, faisait preuve de petites attentions, de mots gentils, il me flattait ; bref, il me disait ce que j'avais envie d'entendre. Au début, il m'a dit qu'il ne voulait pas d'enfants, lorsque je lui ai répondu qu'un jour cela poserait problème dans notre relation, la semaine suivante il voulait une grande famille avec 5 enfants, j'ai trouvé ça bizarre, mais comme il disait : « il n'y a que les imbéciles qui ne changent pas d'avis »... Il allait jusqu'à penser comme moi, j'ai fini par me dire que j'avais de la chance d'avoir rencontré quelqu'un d'aussi charmant. Ayant souffert durant mon enfance et mon adolescence (mon père et mon frère ont eu des problèmes psychologiques, la mère était une femme soumise et à connu la violence physique), la chance me souriait enfin.

Il se présentait comme un enfant malheureux avec un père qui passait son temps à travailler et ne s'occupait jamais de ses enfants. Et une mère qu'il définissait comme autoritaire, tyrannique, méchante (j'ai d'ailleurs dû attendre 3 ans 1/2 avant de rencontrer sa mère). Une mère qui avait rendu son père malheureux. Il avait un passé douloureux, moi aussi et je compatissais, je le voyais comme un adolescent un peu immature. Je pensais qu'il allait évoluer. J'avais un sens des responsabilités beaucoup plus développé que lui, je pensais qu'il allait grandir, et mûrir et que même je pouvais l'aider en ce sens. J'avais un côté maternel très développé et mon passé m'avait rendue hyper sensible, j'avais besoin de rendre mes proches heureux.

C'est lorsque nous avons emménagé dans un appartement qu'il a commencé petit à petit à afficher son caractère. Il avait des coups de blues, des sauts d'humeur. Touchée par son mal-être, je le maternais davantage, je faisais de plus en plus d'efforts pour satisfaire ses volontés, c'est comme si j'avais voulu guérir ses blessures. Je culpabilisais de ne pas être à la hauteur. En dehors de mon temps de travail, il était constamment collé à moi, il me suivait partout. Je ne sortais plus seule et je devais l'accompagner tout le temps (même chez le médecin). J'assumais tout comme si j'avais eu

affaire à un enfant, mais jamais il ne me remerciait, jamais. Nous avions peu d'amis communs, je pensais qu'il aimait la solitude.

Puis ont commencé les attaques verbales, et le manque de respect direct. J'étais enceinte de notre premier enfant : « une femme enceinte, c'est une pute », « enceinte fatiguée ou pas, tu n'as qu'à faire quand même », « c'est la journée de la femme, profite ! Tu n'as qu'une journée par an »...

J'ai essayé de parler avec lui mais toute discussion était stérile, quoi que je dise je n'étais pas entendue. Il parlait d'une voix lente et calme, parfois presque inaudible. Même lors de discussion j'avais l'impression de ne pas exister. Lorsque je pointais un sujet qui ne lui plaisait pas, ou lorsque je soulignais une parole qui m'avait blessée, il avait comme par hasard oublié. Je me remettais en question, peut-être que c'était moi qui avais un problème. Je l'excusais toujours. Pour moi personne ne pouvait être totalement méchant, peut-être que ses soucis professionnels étaient à l'origine de ses actes. J'avais envie et besoin de comprendre, j'essayais de le résonner, parfois je m'énervais et lui il ressortait sa panoplie du conjoint idéal. Je m'y perdais. Au fur et à mesure je perdais chaque jour confiance en moi, j'étais chaque jour de plus en plus épuisée, jusqu'à avoir de violentes migraines, des sinusites chroniques (il m'empêchait de respirer). J'étais totalement démunie, j'avais des doutes sur ses intentions et pourtant parfois il se montrait irréprochable. Peu à peu je sombrais dans l'incompréhension et la soumission.

Après la naissance de notre deuxième enfant j'assumais tout toute seule : les enfants, la nourrice, l'école, la maison et lui. J'étais fatiguée, je me sentais seule. Il ne m'aidait pas et je pense que cela l'arrangeait. Plus j'étais fatiguée et moins je pouvais prendre conscience du processus. A la fatigue physique venait s'ajouter une fatigue psychologique, je perdais peu à peu ma capacité à m'écouter et à me faire confiance et en même temps je n'arrivais pas à me détacher de lui. Quand je me plaignais, il lui arrivait de donner un bain ou de changer une couche, alors il m'arrivait de penser que je me trompais, il devait être un homme bien. Parfois je culpabilisais, je m'en voulais d'être fatiguée, je me remettais en question, j'allais même jusqu'à me demander ce qui n'allait pas chez moi. Je ne pouvais pas m'appuyer ou parler à l'extérieur car tout le monde était charmé par mon mari, il m'était impossible de dire ce que je vivais au quotidien.

Il imposait son emploi du temps, pas moyen d'avoir ne serait-ce qu'une heure pour moi dans la semaine. Les week-ends étaient remplis de rituels. Il ne s'occupait jamais seul des enfants, il fallait que je sois toujours là. Il n'y avait pas de place pour mes propres désirs, je devais toujours satisfaire les siens.

Au fil du temps il a réussi à m'isoler de mes amis et de ma famille. Dès qu'une personne ne lui plaisait pas (trop belle ou avec un caractère fort) il la critiquait, mettait en avant ses défauts, me disait qu'elle avait une mauvaise influence sur moi, que cette personne me manipulait, qu'elle ne m'aimait pas mais qu'elle m'exploitait. Au fil des mois et des années j'en ai perdu ma faculté à communiquer avec les autres, mon intuition. Il a fini par me convaincre que ma mère et ma sœur étaient mauvaises et me manipulaient. Je suis restée 6 ans sans les voir.

L'entreprise dans laquelle je travaillais a déposé le bilan lorsque j'étais enceinte de mon deuxième enfant. Entre la deuxième et la troisième grossesse j'ai travaillé en CDD. C'est à la fin d'un CDD qu'on a parlé d'un troisième enfant. Malgré le vécu je pensais toujours qu'il pouvait évoluer, j'essayais de trouver des explications logiques à son comportement, j'étais persuadée qu'il existait

une solution. Avant de faire cet enfant je lui avais bien précisé qu'il faudrait qu'il m'aide, qu'après mon congé maternité je souhaitais reprendre un travail et que je ne pourrais pas tout assumer toute seule. Il m'a dit qu'il trouvait cela tout à fait normal, que ça ne lui posait pas de problème et que je pouvais compter sur lui. J'ai été beaucoup trop naïve, et je dirais même d'une totale transparence. Depuis le début de notre relation je lui ai toujours fait part de mes envies, de mes désirs et notamment de mon souhait d'avoir des enfants et une vie de famille heureuse et épanouie. C'est même enceinte de notre troisième enfant que nous nous sommes mariés. Trois enfants du même père je pensais qu'il était temps qu'on se marie, je n'avais pas conscience que le mariage allait faire empirer les choses.

Nous nous sommes mariés et dès la semaine suivante il était couché à 8 heures 1/2 tous les soirs. J'étais enceinte, anémiée, je faisais un début de diabète, je m'occupais seule de la maison et des enfants en bas âge, autrement dit j'étais physiquement très fatiguée. Et là, oubliées les promesses faites quelques mois auparavant. Le week-end je devais l'accompagner à chaque sortie. Il ne me voyait pas, il ne voyait pas ma fatigue, seul son bien être et son confort le préoccupait. C'était la troisième grossesse et pour la troisième fois, fatiguée ou pas il fallait que je fasse quand même.

Quand mon aîné est entré en CP, le début de l'année a été un peu difficile pour lui, il avait quelques difficultés et il fallait passer du temps avec lui. J'avais beau expliquer à mon mari la situation, pour lui il n'y avait pas de problème tout allait bien. Même ses enfants, il ne leur prêtait pas attention, il ne voyait pas leurs difficultés. Après la naissance de notre troisième enfant, il voulait que j'interrompe mon congé maternité pour retourner travailler (et c'est soi-disant moi qui voulais le beurre et l'argent du beurre), en même temps il refusait de garder les enfants pour que je puisse passer des entretiens d'embauche. C'était totalement illogique. Je devais retravailler. Il avait dit qu'il m'aiderait, je l'ai alors obligé à s'occuper du troisième enfant (c'est lui qui l'amenait chez la nourrice). J'essayais toujours de comprendre et de le faire grandir un peu. Ces réponses étaient floues, il se plaignait de se sentir mal, je ne comprenais rien. Il m'a même dit qu'il ne m'avait jamais aimé, sauf peut-être la première année, mais qu'il avait aimé d'autres femmes et même des hommes au cours de notre histoire. Comment peut-on avoir 3 enfants avec une femme si on ne l'aime pas ?

J'ai repris un emploi, je n'ai pas eu de vacances, il devait s'occuper des 3 enfants. Lorsque je rentrais le soir, il était de mauvaise humeur, les enfants étaient soi-disant « infernaux ». Notre fils aîné avait 7 ans, cela faisait 7 ans qu'il me disait qu'il adorait passer plus de temps avec ses enfants, l'occasion se présentait et là il n'y avait plus personne. Je devais ouvrir les yeux, il avait durant toutes ces années passé son temps à me mentir, à tricher et à me manipuler. Il venait de me montrer qu'il ne voulait pas s'occuper des enfants. J'étais presque dans un état de choc, peu à peu mes pensées devenaient de plus en plus confuses. J'ai alors arrêté de travailler et j'ai créé un emploi à domicile qui n'a pas fonctionné. C'était une erreur car je m'isolais encore plus, mon quotidien était devenu infernal, je ne voyais plus personne, les attaques et la méchanceté de mon mari faisaient désormais parties intégrantes de la relation. Je prenais progressivement conscience de sa personnalité, et en même temps j'espérais toujours qu'il change. Pour moi toute personne pouvait évoluer. J'essayais de comprendre ce qui n'allait pas chez lui, il avait même accepté d'aller voir un psy, mais là aussi il trichait.

L'espoir d'un changement disparaissait au fil des mois. Je prenais conscience progressivement de sa véritable personnalité, et du fait qu'il ne souhaitait pas changer. Je commençais à comprendre que cette relation m'avait détruite petit à petit et que tous mes efforts pour sauver notre couple étaient vains. L'idée d'une séparation me vient à l'esprit. Il me questionne sur la manière dont je parviendrai à vivre sans lui, à me loger, à subvenir à mes besoins et à ceux des enfants, je suis sans emploi, n'ai plus d'amis. Il a raison, je ne suis plus rien, j'ai l'impression d'être l'ombre de moi-même, je suis comme totalement vidée. Je passe mes journées seule, je suis incapable de me concentrer. Je suis dans un état total de confusion, je n'arrive pas à réagir. J'ai peur, je me sens responsable de la situation. J'en ai honte. Je lui fis part de mon état de profonde dépression, il resta là devant moi sans agir, je ne comprends pas son indifférence mais je ressens quelque chose de malsain.

Il faut que je parte, je dois divorcer, il prend peur, sa proie va lui échapper. Alors probablement par orgueil il prend les devants. Il rentre un soir et me dit qu'il a demandé le divorce, il refuse de me faire part des conditions (garde des enfants, maison, pensions alimentaires) « tu verras bien quand tu recevras la lettre recommandée ». Je veux partir et en même temps j'ai peur, je suis tellement au fond d'une dépression que je ne me sens pas capable d'assumer. Je veux mourir, et en même temps j'ai compris que c'est aussi ce qu'il veut. Il me faut de l'aide, je ne sais pas comment l'obtenir. Je n'ose pas me plaindre. J'ai comme l'impression que personne ne pourra comprendre. Je fais une tentative de suicide, un appel au secours. L'aide ne peut venir que de l'extérieur. Face au médecin, je ne sais même pas expliquer mon malaise. J'ai l'impression d'être folle. Après 8 jours d'hospitalisation je rentre à la maison, il se comporte comme un prince charmant, envers moi mais aussi les enfants. Il me dit qu'il souhaite faire annuler la demande de divorce, je suis dans un tel état de confusion que j'accepte. Je suis tiraillée entre la raison et la passion, je vais même lui proposer une thérapie de couple. Après 3 mois de thérapie on n'avance pas, même au psy il ment avec une telle facilité que je me retrouve totalement désemparée. C'est comme s'il s'était approprié mes qualités. J'ai parfois l'impression d'avoir affaire à une sorte de clone, je retrouve jusqu'à mes propres expressions dans son langage. Je suis au fond d'une dépression, je ne me reconnais plus, j'ai l'impression d'avoir tout perdu, jusqu'à ma personnalité de base. Il peut même m'arriver de crier, j'ai honte. Je ne sais plus quoi faire, je ne peux pas me défendre car lorsque je hausse le ton, il inverse les rôles et se fait passer pour la victime. J'ai plus la force de fuir. Ces attaques sont de plus en plus violentes, ou alors il fuit les discussions, il ne fait pas d'efforts pour articuler, il marmonne quelque chose en sortant de la pièce. Si je lui demande de répéter, il me répond « Tu es bouché ». « Tu ne fais pas d'efforts ». Lorsque je parle de séparation, il me réclame la garde des enfants. Il se sert de ma dépression pour me faire culpabiliser. Tu es fainéante ! Tu es folle ! Avec tous les médicaments que tu prends, tu n'auras jamais la garde des enfants. Je me sens prise au piège. Malgré tout, j'ai encore un instinct de survie, je sais qu'un jour il détruira les enfants, ou alors ils deviendront comme leur père. Il me l'a déjà montré, il est capable d'humilier un enfant pour après jouer les psychologues. Je veux me battre, je veux protéger mes enfants, je me recentre sur eux. Mais j'ai commis une erreur, car je suis encore transparente, je lui fais part, une fois de plus, de mon souhait de divorcer. Au printemps Je lui annonce que je vais rechercher du travail et qu'après on pourra discuter et lancer une procédure de divorce. Il sait que je ne plaisante pas, il voit également que je vais de mieux en mieux. Je me sens bien quand il n'est pas là, par contre je fais des crises d'angoisse dès qu'il arrive. Le soir je commence à être angoissée quand arrive l'heure à

laquelle il doit rentrer, je me sens mal en sa présence, je reconnais jusqu'au bruit du moteur de sa voiture. Je ne souhaite pas passer les vacances avec lui. Je lui suggère qu'on s'occupe chacun des enfants pendant un mois. Je le laisse choisir, il prend le mois de juillet. Il sait que la séparation approche. Alors les attaques deviennent de plus en plus nombreuses et de plus en plus méchantes. « Lâche-moi ! Tu n'aimes pas les enfants ! Tu es folle ! Tu es conne ! Tu n'es pas une femme ! Va chier ! Je t'emmerde ! Grosse feignasse ! Ta gueule ! Regarde toi, tu es vraiment lamentable » et j'en passe... J'ai droit à des doigts d'honneur, des insultes dites à voix basses avant de fermer une porte. Il utilise également les enfants, pour me dénigrer. « regardez votre mère est folle ! Votre mère est méchante ! Votre mère ne vous aime pas ! Votre mère raconte n'importe quoi »... Il m'enlève mon autorité parentale, Si je reprends un enfant, il sourit, lève les yeux, soupire... Cela devient de plus en plus difficile de m'imposer. C'est difficile à expliquer, voici un exemple : Moi « Les enfants vous m'aidez à essuyer la vaisselle » Lui « Votre mère est exigeante » Moi « ce n'est pas être exigeante que de demander à un enfant de m'aider » Lui « Et en plus elle est tyrannique » Moi « je suis ni exigeante ni tyrannique » Lui « de toute façon elle est folle avec les médicaments qu'elle prend » Il ne supporte pas de me voir sortir de la dépression, c'est comme s'il fallait que je sois faible pour qu'il se sente fort. Je passe de bonnes vacances avec les enfants. Il est hors de lui. Il rentre un soir et annonce aux enfants, sans rien me dire à moi, mais suffisamment fort pour que je puisse entendre « Vu le comportement de votre mère, j'ai demandé le divorce ». Je reçois quelques jours plus tard, une lettre de son avocat, disant que mon mari souhaite divorcer à l'amiable. Il refuse de me faire part de ce qu'il entend par amiable. Je vais donc voir un avocat. On devait divorcer dès que j'aurais trouvé du travail, il a anticipé pour me faire replonger dans la dépression. J'ai trouvé son acte pervers. Et c'est à ce moment que j'ai tapé sur internet PERVERS, et je suis tombé sur des associations, des forums, des vidéos qui parlent de la perversion narcissique. J'ai pleuré, j'étais sidérée, je me suis sentie comme humiliée et prise dans un piège. J'avais du mal à croire qu'une telle violence, sans aucune compassion puisse exister. Et pourtant c'était écrit. En même temps je me suis sentie soulagée, car je prenais conscience que je n'étais pas responsable, que d'autres personnes ont vécues et vivent la même chose. Je suis aussi terrifiée et je me sens impuissante. Je sais maintenant que je ne dois plus rien lui dire. Que je ne doit pas réagir à ces attaques, ce qu'il veut c'est que je m'énerve. J'ai parlé à mon père, j'ai repris contact avec ma famille. Je vais aller jusqu'au bout du divorce car je sais qu'il ne changera pas.

Harcèlement criminel

Février 2007 :

J'ai commencé à travailler au guichet d'une banque située dans une ville du sud de la France. H est un « commerçant » qui, travaillant dans la même ville que moi, venait de ce fait assez souvent à la banque 1 fois tous les 2 jours en moyenne, mais du fait de son statut ce n'était pas surprenant. Je n'ai jamais rien remarqué de spécial, je le trouvais antipathique, stressé et pas aimable.

Dans cette agence nous étions 2 au guichet et je m'arrangeais souvent pour ne pas le servir.

Septembre 2007 : J'ai changé d'agence, toujours dans la même ville, et là il n'y avait qu'un seul guichet, et cette agence est à 50 mètres de son commerce.

Il a fait transférer ses comptes à mon agence, il venait toujours environ 1 fois tous les 2 jours. Là encore rien de surprenant son commerce est à côté question pratique c'est légitime, de plus il ne me parlait pas. Quant à ce que je ressentais, il me mettait mal à l'aise, donc je le servais le plus vite possible, « Bonjour, au revoir, merci ». On ne s'est jamais parlé, pas même de banalité. Il avait un employé que je connaissais, et c'est grâce à lui qu'il a su que je changeais de poste début 2008. Environ 10 jours avant mon départ, il vient faire ses opérations sans 1 mot, puis en partant me jette sa carte avec son numéro en me disant « à l'occasion pour boire un verre ou se faire un resto ». Je suis restée sans voix mais il était déjà parti. Je n'ai bien sûr pas appelé. Pour ma dernière semaine je suis retournée à l'agence, il est venu y faire ses opérations (j'avais réussi à l'éviter, donc il n'a pas fait ses opérations à mon guichet), mais il a attendu que mon guichet soit libre pour me dire assez rudement :

► « Et alors mon numéro il est parti à la poubelle ? » J'ai répondu gentiment : « Non, mais j'appellerai pas, ça ne m'intéresse pas » ,

J'ai répondu gentiment parce que je ne voulais pas le blesser et parce que c'était gênant cette situation sur mon lieu de travail, avec mon collègue à côté qui entendait toute la conversation.

Il m'a répondu : « ouais ben au cas ou appelle moi pour boire un verre ou aller au resto » puis il est parti. Il m'a répondu **comme s'il n'avait pas entendu**, et c'est ça le gros problème aujourd'hui c'est que c'est toujours comme s'il n'entendait pas, je le vois dans son regard, **il n'imprime pas, il n'intègre pas du tout mes réponses**.

Dès le lendemain j'ai commencé mon nouveau travail, mon bureau se trouve au dessus de l'agence bancaire où je travaillais en février 2007, (L'agence où était ses comptes au départ avant qu'il les fasse transférer. Aujourd'hui bien sûr toutes les excuses sont bonnes pour qu'ils soient entrain de faire ses opérations à cette agence à l'heure où je sors de mon travail.) Il est venu m'attendre à la sortie de mon travail 2, 3 fois pour me proposer « d'aller boire un verre ou un resto », **j'ai toujours dit NON**.

Ma meilleure amie E (à l'époque) travaillait dans un magasin dans la galerie marchande d'une grande surface proche, il s'est mis à aller la voir tous les jours, il lui payait un café et lui demandait sans arrêt des choses sur moi et sans arrêt de me convaincre d'accepter d'aller boire un verre et il rajoutait « si ça se passe mal, si je ne l'intéresse pas elle aura qu'à me le dire en face et je n'insisterai pas ».

J'ai continué de dire non à mon amie, à lui... Mon amie a quand même donné des infos sur moi, comme le fait que j'étais célibataire, très gentille, sensible, et très timide, elle lui avait dit aussi qu'elle essaierait de me convaincre.

Malheureusement pour moi je sais aujourd'hui que c'est ce genre de fille un peu « fragile et influençable » qui est une proie facile pour ce genre d'homme. Elle a aussi donné mon numéro sans mon accord, parce que selon ses propos « elle n'en pouvait plus qu'il l'a harcèle tous les jours ».

A cette époque j'avais 24 ans je sortais souvent avec mes copines dans les bars, en soirée et j'ai commencé à le croiser partout, et comme il avait sympathisé avec mon amie, je devais lui parler et lui dire bonjour quand je le croisais. Je le voyais le soir quand on sortait mais aussi dans les magasins quand je faisais des courses...

Il continuait d'insister pour le resto chaque semaine, ma copine insistait pour que j'y aille, et **chaque personne à l'époque me faisait culpabiliser** en me disant que j'étais qu'une égoïste qui juge les gens sans les connaître, on me disait que : « je n'avais rien à perdre ça lui faisait plaisir de manger avec moi, lui **c'était un pauvre malheureux** qui avait perdu son père peu de temps avant dans un accident d'escalade, et moi j'étais une égoïste, je devais y aller et lui dire Non après.... »

Puis en juin 2008 **j'ai accepté ce fameux dîner au resto, pour me débarrasser de ce harcèlement.** Et avec le recul **j'ai tellement honte**, et même en vous écrivant cette lettre j'ai beaucoup de mal parce que **je m'en veux tellement**, le harcèlement de cet homme était évident dès le début, je ne le sentais pas, **il me mettait mal à l'aise et j'y suis quand même allée pour ne pas me faire rejeter de ma bande de copines**, qui en réalité n'en étaient pas, sur lesquelles je n'ai pas pu compter et avec qui aujourd'hui je n'ai plus aucun lien, si seulement j'avais eu plus de courage à l'époque, si je n'avais pas voulu faire plaisir à tout le monde, si j'avais gardé mon opinion depuis le début, si j'avais été désagréable, j'ai tellement honte, je culpabilise tellement, je vous en prie ne me jugez pas, je sais que j'ai été IDIOTE et tellement NULLE.

Nous sommes allés au restaurant, il m'a ramené j'ai dit « Merci mais il n'y aura pas d'autre fois je ne voulais pas que l'on dise que je jugeais sans connaître mais maintenant il n'y aura pas de suite, je ne suis pas intéressée. »

Je pensais être débarrassée, mais ça a continué, appels pour se refaire un resto, j'ai tout essayé, « **NON** gentiment, **NON** méchamment, **NON** en expliquant » c'était comme parler à un mur.

Il est retourné voir ma copine qui lui a confirmé qu'il ne m'intéressait pas. En Septembre j'ai été mutée dans un autre service, au centre ville, donc quand j'allais faire mes courses ce n'était plus le même supermarché mais **je le rencontrais régulièrement. C'est quand même surprenant et impossible que le hasard seul fasse que nous soyons toujours au même moment au même endroit** d'autant que souvent je ne savais pas moi même à quelle heure exacte j'allais sortir de mon travail.

Il était très ambivalent, il pouvait dans la même phrase m'agresser verbalement, « tu dis même pas bonjour », « Sacrée prétentieuse » « tu juges sans connaître » « tu te prends pour qui » et m'attendre un peu plus loin, à la caisse ou sur le parking pour de nouveau m'inviter au resto. J'en ai profité pour lui signaler que je ne lui dirai pas bonjour, et qu'il devait se mettre dans la tête que

nous ne nous connaissions pas à partir d'aujourd'hui et pour toujours, c'était à peu près en octobre 2008.

A cette époque j'ai aussi perdu mon amie E qui du jour au lendemain ne m'a plus adressé la parole, je sais que malgré tous mes efforts je n'étais pas assez « dans le coup », pour elle du fait de ma timidité et du fait que je suis un peu une fille « coincé » comme dirait certains. Toutes ces déceptions on fait que je me suis de plus en plus isolée, j'ai perdu confiance en tous les gens qui étaient mes « amis » à l'époque, nos dialogues étaient toujours les même :

- ▶ pourquoi tu veux pas sortir ?
- ▶ Parce que j'ai peur
- ▶ Mais c'est bon il va rien te faire, et puis bon tu l'as bien cherché aussi t'as pas été assez ferme !
- ▶ ...
- ▶ Et puis à mon avis s'il fait tout ça c'est qu'il a du se passer plus que ce que tu dis
- ▶ ...
- ▶ T'es sure que tu m'as tout dit... ?, allez sérieux dis moi ce qui c'est passé...

Là **j'ai vraiment perdu confiance en la nature humaine**, c'est paradoxal de se faire entendre traiter toute une vie de coincée, et lorsqu'il vous arrive cela d'être traité comme la dernière des P...

Et ce genre de dialogue à eu lieu plusieurs fois, à chaque fois que j'ai tenté de chercher de l'aide. **Je me suis isolée**, au point de n'avoir plus qu'une seule amie qui à l'époque était en Suisse et totalement en dehors de mon monde, mais c'est la seule qui m'a toujours crue et soutenue.

En janvier 2009, j'ai déménagé dans un autre appartement toujours dans la même ville, j'ai pris un chien, et je me suis retrouvée 2 mois au chômage. Je sortais dans ma rue promener mon chien assez souvent pour qu'il puisse faire ses besoins et **H passait sans arrêt le jour, le soir, la nuit**. Le soir il arrivait à fond et faisait comme s'il allait nous rouler dessus. Parfois j'arrivais à me cacher derrière une voiture ou une maison, mais c'était rare que j'y arrive et **très fatigant d'être toujours sur ses gardes. Déjà à cette époque la peur m'empêchait de dormir.**

Où que j'aille il était là... Au supermarché même si j'étais avec ma mère, il n'hésitait pas à se mettre derrière nous dans la file d'attente alors qu'il avait 2-3 articles et que la caisse moins de 10 articles était moins encombrée, et souvent il montrait des signes d'exaspérations, hochement de tête l'air de dire : « mince elle est encore là ! ».

Un jour il me suivait quand je rentrais chez moi, et quand je suis sortie de la voiture il a baissé sa vitre m'a dit : « On peut parler ? » j'ai répondu tout de suite le plus agressivement possible « NON on s'est tout dit, je veux pas te parler ! », mais j'avais même pas fini de parler qu'il était déjà parti. **Comme si je parlais dans le vide. Toujours.**

L'été 2009, je suis allée habiter 2 mois chez mes parents car **c'était un véritable enfer, je le croisais le matin quand j'allais travailler, à midi quand je rentrais, à 13h quand je retournais travailler, à 17h quand je rentrais. Même en changeant mes horaires (car j'ai la possibilité de le faire) il était toujours là. Au plus j'essayais de le semer, au plus j'avais l'impression que ça l'amusait.**

J'ai rencontré quelqu'un, cet été là, il est tout de suite venu habiter chez moi en septembre et je dois dire qu'avant j'aimais beaucoup ma liberté, mais là ça était un soulagement de le voir installer ses affaires. Environ 2 mois plus tard mon copain a voulu qu'on sorte dans un bar un soir. Nous y

sommes allés et en partant dans les escaliers nous avons croisé H, il m'a donné un coup de pied, et à dit ironiquement « oh, désolé » suivi de rires... Mon copain n'a rien remarqué il marchait devant moi, et moi je n'ai rien dit pour ne pas faire d'histoire ; En rentrant j'ai voulu raconter à mon copain ce qu'il se passait avec H, j'ai commencé, puis il m'a coupé et m'a dit « Tu sais je veux pas le savoir », j'étais tellement surprise que je ne l'ai pas cru, j'ai dit « tu plaisantes là ?... attends je continue ... » et il m'a dit, « Non, JE NE VEUX PAS LE SAVOIR ».

Je suis restée encore 2 mois avec lui mais on ne se parlait plus trop, on ne faisait rien ensemble, mais ça me servait d'alibi pour ne pas être seule parce que pendant le temps où j'ai été avec lui H à quasiment disparu de ma vie. En décembre je me suis dit que je pouvais le quitter je serais courageuse et H avait peut être définitivement tiré un trait sur moi....

Mais pas du tout **l'enfer à recommencé dans les 15 jours suivant ma rupture.**

Entre temps mon amie de Suisse est revenue en France elle vit désormais à 1h30 de chez moi, et je dois dire qu'elle me soutient quand j'ai besoin et quand je vais la voir c'est comme être libre de nouveau.

H se garait sur un parking derrière mon immeuble et **attendait quelle que soit l'heure ou je partais pour me suivre**, parfois plus d'une heure d'attente, et parfois je me demande encore comment il faisait car pour le week-end par exemple, moi-même je ne savais pas si j'allais sortir, ni même à qu'elle heure et pourtant il était toujours derrière moi.

Un matin j'ai voulu aller le voir sur le parking mais il est vite parti se cacher un peu plus loin... Croit-il que je ne l'ai pas vu pendant tout ce temps ? Je n'arrive pas à le comprendre...

En juin, cette année, j'ai laissé mon appartement, je suis actuellement chez mes parents car j'achète une maison que je pourrais habiter ultérieurement. Un jour en juin, je suis allée travailler le matin vers 8h30 je l'ai croisé (bien sûr), à midi quand je suis rentrée manger je l'ai croisé, puis j'ai voulu aller faire quelques courses à 13h au supermarché, il était là, à me suivre dans les rayons, à un moment il est venu dans ma direction m'a dit « salut », je l'ai regardé droit dans les yeux et je n'ai pas répondu. Puis je suis retournée à mon travail. C'est là qu'il est arrivé à fond, s'est garé à côté de moi, je suis sortie en trombe, (c'était l'occasion rêvée pour moi de l'insulter, de lui dire ce que je pensais vu que je n'en n'ai jamais eu vraiment l'occasion) Je l'ai tellement engueulé qu'au départ il est resté sans voix, je ne lui ai pas laissé l'occasion de parler, je lui ai dit que je ne voulais rien entendre de sa part, je lui ai dit « t'en a pas marre de me suivre depuis 2 ans ? », il m'a répondu, « Quoi 2 ans **mais t'es folle, t'es parano ou quoi, non mais on croit rêver si on a plus le droit de circuler dans la rue normalement** » alors j'ai dit « ah bon tu me suis pas ? mais alors pourquoi t'es encore là devant moi, j'ai été assez claire **je veux pas te parler, j'ai rien à faire avec toi, tu m'intéresses pas, TU NE M'INTERESSES PAS c'est clair ça, alors tu me lâches !** » là il allait pour me répondre et je lui ai crié « tu me lâches », il est parti en lançant un soupir d'exaspération genre « elle est vraiment trop conne », et une fois qu'il s'est tourné je suis partie. Je tremblais de tous mon corps à la fin de cette échange, de colère et de peur, mais j'étais aussi contente d'avoir été si agressive.

Je m'attendais à cette réaction « Tu es folle, tu es parano », j'avais déjà remarqué qu'il jouait sur : c'est ma parole contre la tienne puisqu'il ne s'est jamais mis en position de faire quelque chose qui

laisse des traces, des preuves. Mais quand même en face de moi nier des choses que je l'ai vu faire et qu'il m'a vu le voir faire...

A la suite de cet épisode, **j'ai eu 5 jours de répit puis tout a recommencé**, un jour je suis allée travailler en vélo, et le midi je l'ai croisé en vélo sur la piste cyclable, alors que tous les midis sans exception je le croisais en voiture sur la route, et là de nouveau il a fait le mouvement d'exaspération de la tête.

Ma vie entière a changé, avant je faisais beaucoup de choses seule, notamment du sport, vélo, course à pied, j'allais faire mes courses sans problèmes.

Maintenant tout me stresse je ne pars plus en vélo, ou seulement avec mon père mais c'est tellement rare que ce n'est plus un sport. Quand je vais courir ce n'est que dans des endroits reculés où ma voiture ne se voit pas de la route et je fais bien attention de ne pas être suivi, quitte à faire des détours ou attendre en me garant quelque part pour être sûre de ne pas le voir passer.

Depuis que je suis chez mes parents je ne suis quasiment plus sortie de leur jardin, je commande mes courses à ma mère, même pour aller chez le dentiste je calcule tout en fonction de l'heure, de l'itinéraire... Et **il occupe mes pensées sans discontinuer, toute la journée, je pense tout en fonction de lui, et je n'ai plus confiance en personne.**

Je n'en peux plus. Je sais qu'on ne peut pas interdire à quelqu'un de circuler librement, mais a-t-on le droit de laisser une personne en persécuter une autre au quotidien ?

Je sais que mon histoire est anodine au milieu des nombreuses victimes qui ont subi des violences bien plus graves, mais si vous pouviez au moins m'apporter des conseils de comportements à adopter, et peut être m'aider au niveau juridique.

Peut-être que faire intervenir une personne extérieure qui jouerait un rôle de médiateur pourrait aussi être un solution.. .

Je m'inquiète car je vais bientôt à nouveau vivre seule, et s'il se remet à m'attendre, à me surveiller nuit et jour...

Je tiens aussi à préciser que pendant longtemps **je n'ai pas voulu aller au commissariat** car suite aux réactions que j'avais eu de la part de mes « amis » **j'avais peur que l'on ne me croit pas, et puis je n'ai pas de preuve, et je suis très isolée**, (même au niveau familial, je n'ai que mes parents et une soeur).

Mon amie a appelé un jour le commissariat, ils lui ont dit que H n'avait pas de casier, et que je pouvais déposer une main courante (qui n'a aucune valeur), mais que **malheureusement tant qu'il ne m'arrivait rien physiquement je n'avais pas de preuve.**

J'ai aussi énormément peur des représailles, et qu'il me fasse passer pour une folle.

Enfin j'ai peur, car je sais que c'est un très gros fumeur de cannabis (c'est lui qui me l'a dit le jour du resto), et je sais que cela peut entraîner des réactions irrationnelles et de graves troubles de la personnalité et du comportement. Et étant donné que son comportement est déjà loin d'être celui de quelqu'un d'équilibré...

J'ai peur mais j'ai conscience que je gâche ma vie.

21 ans de mariage...

J'ai été mariée pendant 21 ans et quatre enfants sont nés de cette union, âgés de 10 à 20 ans.

J'ai toujours travaillé en intérim d'abord, puis j'ai trouvé un CDI en 2000 comme secrétaire.

Mon mari a toujours souhaité que nous ayons chacun nos comptes bancaires et que nous vivions chacun selon nos moyens en partageant les dépenses du ménage, le loyer de notre maison est à son nom, il a pris les allocations familiales à son nom aussi et en a toujours touché les sommes, encore aujourd'hui.

Il m'a toujours dénigrée et culpabilisée sur le ton de l'humour, clamant que je ne savais rien faire, ni la cuisine, ni le ménage, que j'étais trop nulle et juste bonne à me faire engrosser. Les enfants ont été gardés et élevés par ses parents sans que je puisse avoir un mot à dire (« avec tous les services qu'ils nous rendaient ! » selon lui). Ils ont passés 20 ans à dire du mal de moi à mes enfants et aujourd'hui mon fils aîné ne me parle plus. Mes beaux parents ont envahi ma vie et ma maison, décidant de tout.

Mon beau-père s'est approprié le jardin de la maison et à chaque fois que je disais quelque chose, mon mari prenait leur parti systématiquement contre moi et la situation a dégénéré jusqu'au blocage total.

L'année dernière j'ai été licenciée, mon mari se sert de cela en disant que j'ai fait exprès de partir pour pouvoir divorcer.

J'ai repris des études et créé une société pour travailler à la maison et pouvoir m'occuper « enfin » de mes enfants, grâce à une prime de licenciement conséquente. (Je vis dessus depuis plus d'un an, j'ai acheté une voiture et payé les frais d'avocats, il ne me reste donc plus grand-chose.)

Malheureusement, j'y ai retrouvé mon beau-père qui a multiplié les provocations et m'a même suivi jusqu'à l'école faire constater que je venais prendre mes enfants à sa place.

J'ai donc demandé le divorce et ayant été certainement mal défendue, le domicile conjugal que nous avons en location a été attribué à mon époux et je dois partir à la fin du mois.

Mes seuls revenus sont ceux des assedics, ma société ne démarrant pas pour l'instant. Depuis six mois, je ne peux pas trouver de logement avec ces seuls revenus qui me permettraient d'accueillir mes enfants, nous repassons en jugement prochainement à cet effet et j'ai peur d'en perdre la garde. J'ai consulté des assistantes sociales, la mairie de mon village, le CCAS, mais personne ne peut rien pour moi.

J'ai fait appel, mais je ne sais pas quand il aura lieu.

Quitter un prédateur 2007

J'ai lu tous vos témoignages, quelles peines endurées, je me suis reconnue.

Il y a 2 ans et demi j'ai rencontré un homme charmant, attentionné, donnant beaucoup de calins, je sortais d'une rupture avec le père de ma fille, le prince charmant a une fille du même âge, je me suis dit, voilà la vie est belle je vais reconstruire quelque chose.

Après quelques jours il s'est installé chez moi sans qu'on en discute. Son ex (qui n'était pas la mère de sa fille) le relançait toujours, m'envoyait des sms me disant qu'il ne m'aimait pas qu'il l'aimerait toujours elle, pendant que je travaillais il emmenait mon amie (qui ne l'est plus maintenant) à une fête, me laissait seule chez moi pour passer la journée avec son ex, quand je rompais il jurait m'aimer, que moi seule comptait, j'ai toujours cédé moi je l'aimais et j'étais bien naïve.

Au début de notre relation, il m'a volé des lettres que j'avais reçues d'une ancienne relation, les a montrées à tous ses amis, à ses parents et tout au long de notre relation les a utilisées en monnaie de chantage, si je rompais il ferait des photocopies et les montrerait au père de ma fille, à mes ex beaux parents, à ma mère. Il a été trouver ma mère pour lui dire du mal de moi, a été trouver la femme de cette ancienne relation pour lui dire que je couchais avec son mari. Plusieurs fois quand je lui posais une question sur son emploi du temps il m'a frappée.

Il déteste ma fille, ne lui parle jamais sauf pour la critiquer, ne la regarde même pas, elle est inexistante. Depuis quelques temps, il lui disait du mal de son papa, que je couchais avec tout le monde. Pour lui je suis nulle, fainéante, incapable d'élever ma fille, je ne sais pas gérer un budget, je ne cherche pas de travail...toujours les mêmes insultes qui reviennent, accompagnées de coups, je n'ai plus supporté, j'ai été voir un psy je pensais que c'était moi qui avait un problème et là je découvre que c'est bien moi la victime. La dernière fois qu'il m'a frappée et qu'il a encore fait pleurer ma fille j'ai appelé la police et je l'ai mis dehors.

J'ai compris qu'il ne m'a JAMAIS aimée, qu'il vivait tel un gigolo en prenant tout sans jamais rien donner. En partant il a même pris un tube de dentifrice, détapissé la cuisine faite seulement depuis peu mais il doit détruire pour me blesser, il n'aime personne, critique tout le monde. MAIS le pire c'est que même il y a eu viol, si je ne voulais pas il m'obligeait quand même. Pourtant je l'ai aimé et même maintenant après tout le mal qu'il m'a fait il me manque mais je n'ai qu'à me rappeler tout le mal qu'il m'a fait ainsi qu'à ma fille et je suis heureuse de ma décision. Je n'avais jamais rencontré un être humain aussi méchant que lui. En plus il me critiquait chez ses amis quand je n'y étais pas. A tous ceux qui subissent cela, j'ai une pensée pour vous, fuyez !

Aucun dialogue n'est possible avec une personne pareille, vous n'obtenez que des insultes (et les pires) et des coups, sans jamais un mot d'excuse, il faut après se montrer amoureuse comme si rien ne s'était passé. Maintenant je suis libérée mais je me sens nulle, sale, incompétente... il a bien réussi son travail de dénigrement.

Que le diable l'emporte...Hélas une autre proie est déjà en vue, il déteste la solitude, qu'en pensez vous ?

Anna

Père revanchard 2006

Mes études m'ont amenée à vivre 10 ans dans une ville très éloignée géographiquement de ma région d'origine. C'est là que sont nés mes deux fils Pierre et Julien (10 ans et 5 ans). Avec le père de Pierre, tout se passe bien. Les désaccords que nous avons se soldent rapidement. Même si de part sa culture, le père de mon fils aîné est un peu macho, il pense avant tout à l'intérêt de son fils qu'il aime par dessus tout.

Le père de Julien a une toute autre personnalité. Il souffre d'un complexe d'infériorité. Quand nous avons commencé notre relation, il était heureux de "sortir" avec un « expert comptable ». Lui, le comptable... Avec sa femme, comptable également, il se disait malheureux (ce qu'il est) bien que mettant en avant certains bénéfices de cette relation (sa belle-famille paye l'ISF, possède des biens). Je pense qu'au départ, j'ai voulu l'aider "à être heureux". Au lieu de cela, il m'a entraînée vers le fond dans sa tourmente.

Dans notre relation, il est rapidement devenu envahissant. Le mensonge et la manipulation lui permettaient de continuer la double (triple ?) vie. L'éloignement de nos deux domiciles permettait cela (100km), ainsi que son métier avec ses horaires abracadabrantés. Une fois enceinte de Julien, j'ai découvert qu'il vivait encore avec sa femme. Il nous a abandonnés quand Julien avait 15 jours. Selon son interprétation, je l'ai mis dehors !

Avant même de partir, il avait commencé à semer les graines de la discorde pour me couper de mes amis. Je l'ignorais mais je l'ai découvert par la suite. Il allait les voir sans moi, se plaignant de "mon comportement excessif", m'accusant de le tromper. Beau parleur, il a pu en convaincre certains qui ont ensuite mis quelques mois à découvrir son vrai visage. Il avait préparé sa sortie. Il a dérobé mes relevés de comptes, mon avis d'imposition, des photos, mon carnet d'adresse. Il a téléphoné à ma famille (même ceux qu'il ne connaissait pas) avec toujours la même rengaine : "Aurore est jalouse", "elle me trompe",etc, etc.." aidez- moi !"

Heureusement que mes proches et mes amis y ont vu clair. Tout en étant compréhensifs, ils ont pu à certains moments s'épuiser.

Ensuite, quand Julien a grandi, il est allé semer la zizanie à la garderie : "la mère de Julien m'a dit qu'il s'était cassé sa petite dent chez vous". FAUX. Mais imaginez l'accueil de la garderie le jour suivant et les explications que j'ai du donner. Auprès de la nourrice, il a foutu la zizanie aussi : "Elle m'empêche de voir mon fils, permettez-moi de venir le voir chez vous mais ne lui dites rien ! Vous qui êtes une si bonne nourrice, si compréhensive et si sensible au besoin de l'enfant". Il en profitait pour planter son décor. Jouant de son charme auprès des femmes, plus bavard que moi et avec un sens aigu de la dramaturgie, il a su l'émouvoir. Cette nourrice est devenue ma pire ennemie.

A l'école, il a véritablement harcelé la directrice de Julien. Il a miné l'environnement de l'école.

Si le carnet de santé comportait le nom d'un praticien, il téléphonait au praticien : "Bonjour Dr, Mme XXX me cache les soins qu'elle fait prodiguer à notre fils. Je souhaiterais participer aux consultations. Pouvez-vous me prévenir des dates et heures de RdV ? C'est inadmissible ! Vous devez m'envoyer les comptes-rendus à moi aussi ! Je suis le père !". Je me rappelle d'une pédiatre qui m'a fait la morale pendant 30 mn devant mon fils Julien sur la conduite que je devais adopter avec le père de l'enfant. "Vous comprenez, heureusement que tout le monde n'est pas comme vous ! Pourquoi ne le laissez-vous pas venir avec vous ?".

J'ai tout tenté pour le calmer. Je lui ai permis de voir son fils plus souvent et plus facilement. Mais, ensuite dans les attestations produites devant le Juge, il écrivait : "Voyez, elle me confie l'enfant plus souvent. Elle n'est pas capable de s'en occuper ! Donnez-nous la garde alternée !"

Puis, autre méthode, j'ai coupé tout contact.

A chaque fois, toute tentative n'a fait que le conforter dans son idée qu'il avait adopté la bonne méthode pour arriver à ses fins et qu'il avait raison. A chacune de mes réactions, il avait gagné quand il avait réussi à me faire réagir. C'est qu'il m'avait touchée !

Il m'a suivie en moto. Il a saturé mon téléphone portable de messages avant que je ne fasse intervenir le commissariat de Police. Il faisait de la surveillance par dessus la haie de mon jardin.

Il a reconnu Julien à l'âge de 6 mois. Il a ensuite immédiatement entamé une procédure devant le Juge. Puis, une seconde tout de suite après. Puis un appel de la décision du Juge devant la cour d'appel (2 ans et demi).

Julien a 5 ans et nous avons 4 ans et 1/2 de procédure judiciaire.

Nous sortons de notre quatrième procédure en référé cette fois-ci car j'ai décidé de quitter la région dans laquelle je suis pour vivre en Normandie (depuis début juillet).

Je refais ma vie avec un homme célibataire et sans enfant. Nous sommes très heureux. Mon compagnon souffre cependant de me voir harcelée en permanence. Il est aussi victime d'accusation mensongère de la part du père de Julien. En effet, dépôt de main courante pour "coups et blessures" portés à son fils. Le certificat médical parle "d'un hématome datant de 48h et de 5 mm de diamètre". Bien entendu, c'est faux mais tout est bon pour nous entraîner vers notre perte. La prochaine menace est de dépôt de plainte ou peut-être l'accusation de viol sur Julien ?

Le Juge des référés m'a donné la garde de Julien. L'audience a été horrible pour moi. Cette Juge m'a décrite comme une "sorcière" et elle a écrit dans son ordonnance que je faisais "obstacle à la relation du père et de l'enfant", que je pouvais "refuser ma mutation" et autres choses très agréables...

Elle a décidé que l'enfant rentrerait une fois / mois par avion chez son père mais aussi qu'il passerait toutes les petites vacances chez son père.

Maintenant, les horaires d'avion, les week-ends en question deviennent le meilleur moyen de harcèlement du père de Julien. Ce n'est jamais l'horaire qu'il veut, ni le WE qu'il veut.

Julien est parti en avion hier. Je n'ai aucune nouvelle. Je ne sais pas s'il rentrera. C'est la tension psychologique tout le temps.

J'ai donc été trompée par cet homme. Il m'a menti sur toute la ligne. Maintenant qu'il y a ce merveilleux petit enfant qui est là, il est toutes les petites vacances et 1 WE sur 4 dans une famille où il a deux autres 1/2 frères et où, chaque jour qui passe, il est, aux yeux de la femme légitime, l'enfant fruit de l'adultère de son mari.

Julien aime son père. Il est heureux d'aller le voir. Probablement que tout doit bien se passer avec sa « belle mère » mais il souffre de l'absence de dialogue entre ses parents, il souffre de voir son père faire tout cela à sa mère et il est torturé par cette situation où il essaie malgré tout de rester loyal à ses deux parents. Mission impossible dans cette petite tête de 5 ans.

Il est clair que les agissements du père ne sont pas dictés par son souci de voir son fils heureux et épanoui, mais par celui de me rendre l'existence impossible.

Et pour Julien ? A quand les dégâts ? A l'adolescence ? A l'école primaire ?

Que font les Juges ?

Je vis en permanence avec ce souci pour mes enfants et cette culpabilité de les avoir mis dans cette situation qu'ils n'ont pas choisie.

Voilà. C'est long mais encore très incomplet.

Harcelée par le père de mes enfants 2006

Cela fait maintenant 6 ans que je suis séparée de l'homme qui a failli me détruire moralement, et qui m'a tout de même bien abîmée intérieurement. Un homme que j'ai de suite reconnu dans le portrait que vous dressez sur votre site, "Portrait du bourreau", je n'en croyais pas mes yeux !... Lorsque j'ai décidé finalement de le quitter en août xxxx, j'avais déjà un fils pré adolescent d'un premier mariage, qu'il n'avait jamais accepté et qu'il avait brutalisé plusieurs fois, une fillette de 3 ans de cet homme, et j'étais enceinte de 8 mois et demi ! Malgré tout cela, je n'en pouvais plus de la vie, ou plutôt de l'enfer qu'il me faisait vivre "chez lui", car il répétait sans cesse que nous habitons "chez " lui ! Je l'ai quitté, épuisée, écrasée, pleurant toutes les larmes de mon corps sur ce nouvel échec qu'était cette séparation...

Le temps a passé, j'ai renoué contact avec lui, pour les enfants, car je souhaitais qu'ils gardent un lien avec leur père. Je ne voulais plus vivre avec lui et lui ai dit chaque fois que nous avions l'occasion de nous revoir. Je ne pensais pas à l'époque que lui, nourrissait l'espoir de me récupérer un jour ou l'autre ... c'est seulement beaucoup plus tard que j'ai tout compris. Quand un jour il m'a demandé de revenir vivre avec lui, au nom du bonheur de nos enfants !!!

Il m'a fait des promesses que jamais il ne m'avait faites auparavant... et j'ai cédé, une fois de plus, naïvement, espérant encore qu'il allait changer, car il me disait qu'il allait changer... Mais IL NE CHANGEA PAS, et je ne mis pas longtemps cette fois à m'en apercevoir. Seulement, la PEUR de représailles, de sa part, m'empêcha de lui dire clairement que je ne voulais plus m'engager avec lui. Je lui dis donc à l'époque que je souhaitais garder mon appartement, et que je souhaitais que les enfants le voient régulièrement et gardent le contact avec lui. Il n'accepta pas cette décision et changea de comportement aussitôt : face à un homme qui était alors larmoyant et suppliant, il devint menaçant et agressif.

Il me jura qu'il "allait me pourrir la vie, que je ne serai plus jamais tranquille dans ma vie", "tu seras sous haute surveillance, tout le temps !!", et enfin, il me dit qu'il ferait tout pour me faire enlever les enfants !!! "Je ferai tout pour t'enlever les enfants, les trois !!!... par tous les moyens : légaux ou illégaux !!". C'était en juillet, août et cela a duré jusqu'en décembre xxxx ce type de menaces.

J'ai dû porter plainte au moins 6 fois à la gendarmerie, pour "appels intempestifs", à mon domicile (j'ai résilié mon abonnement France Tél), et sur le lieu de mon travail (il y a eu même une perquisition téléphonique auprès de France Télécom par la gendarmerie, qui confirmait mes dires), il m'envoyait des faxes par dizaine à mon travail, pour me menacer et m'insulter ; il affirmait que j'étais une mauvaise mère...et que j'avais "plein d'amants" !! Je ne me suis jamais sentie aussi humiliée et malheureuse dans ma vie qu'à cette époque. Cela a duré plus de 6 mois ! Heureusement j'avais quelques amis pour m'encourager à tenir "bon" et les gendarmes qui avaient eux aussi bien cerné le personnage !

Entre temps, nous sommes passés devant le JAF en xxxx, j'ai eu la garde en novembre, et cela m'a valu une rayure sur tout le côté de ma voiture neuve 50 min après être sortis du bureau de la Juge !! Il a bien sûr toujours nié. Moralement, je n'en pouvais plus et prenais des anti-dépresseurs afin de tenir le coup pour mes enfants. Je voulais me battre et faire éclater la Vérité. Je voulais que la Justice prenne une décision afin qu'il me laisse en paix ! Mais RIEN !

Cela a duré des mois, et il s'en est toujours sorti par une pirouette, affirmant partout où il allait que c'était moi qui mentais, que je ne m'occupais pas bien des enfants, qu'ils étaient en danger, en échec scolaire, etc... Le JAF a ordonné une expertise psychologique et sociale en xxxx. Le rapport était édifiant, selon les termes de mon avocate ! Des dizaines de pages où il était décrit comme étant "hautement manipulateur pervers", "obsessionnellement vindicatif" avec une "vision démonisée de la mère qui portait question sur l'image désastreuse de la mère qu'il renvoyait aux enfants", le psy continuait en disant que ce monsieur "interprétait consciemment ou inconsciemment la réalité, selon un fonctionnement comme suit : il prend un élément de la réalité, échafaude tout un raisonnement qui lui est propre et enfin en tire des conclusions qui n'ont plus rien à voir avec la réalité" ce qui porte question sur sa perception de la réalité" !!... Un rapport qui ne l'a pas arrêté de continuer à me salir publiquement, notamment auprès des instituteurs ou directeurs d'école de mes enfants, qu'il continue encore à ce jour à manipuler. J'ai appris encore il y a une semaine que le Directeur de l'école où sont mes enfants depuis l'an passé me voit comme une mère "très angoissée", alors qu'il ne m'a à peine parlé !!! J'ai décidé en janvier xxxx de faire une thérapie auprès d'un psychanalyste car je voulais le "sortir définitivement de ma tête" et trouver les moyens pour le repousser lorsqu'il reviendrait à la charge. Cela m'a pris un peu plus de 5 mois ! Mais j'ai réussi ! Aujourd'hui, je sais que ce n'est pas moi qui étais "mal dans ma tête" mais bien lui qui a un problème.

Le psy m'a confirmé que j'avais été sous l'emprise d'un manipulateur pervers qui n'accepte pas la séparation et qui réagit ainsi de manière très perverse. Les mois, et maintenant les années ont passé, j'ai réussi à couper les ponts "au maximum" avec lui, on ne se croise que lors de réunion (équipes éducatives mises en place à sa demande par l'école !) et qui selon moi ne servent à rien, car mes enfants ne sont pas en difficulté scolaire comme lui l'affirme ! Je sais que pour lui, ces réunions lui permettent de trouver encore une fois l'occasion de m'humilier en public. J'ai encore hélas le sentiment qu'autour de moi, l'école, les institutrices, le directeur, malgré le fait que je leur ai rapidement dressé un portrait de ce monsieur, ne m'ont pas prise au sérieux et pensent que c'est moi qui suis "très angoissée" !!! C'est l'effet pervers !

Aujourd'hui, il a fait appel, nous avons passé le xxxx une expertise psychiatrique tous les 4. Nous sommes en attente du rapport, et surtout de la décision qui sera rendue.... Il a demandé la garde des enfants, et a même dit à l'éducatrice nommée par le Juge des enfants qu'il souhaitait qu'ils soient placés dans une famille d'accueil !! La juge a dit en que si ce conflit parental persistait elle envisagerait un placement !!!! Ce qui irait totalement dans le sens de la volonté du père !! Mais certainement pas dans l'intérêt des enfants.... aujourd'hui, j'ai l'impression d'être dans une impasse, l'éducatrice m'a dit la semaine dernière qu'elle ne pouvait rien faire de plus aujourd'hui pour calmer le père, qu'on ne pouvait rien faire.

L'éducatrice de l'AEMO est découragée ! Elle ne me cache pas que face à ce type d'individu elle est impuissante, la dernière fois que je l'ai rencontrée elle m'a demandé : " Jusqu'à quel point êtes vous capable de supporter ce qu'il vous fait ?? " !!!!.... J'ai été abasourdie par sa question. Je lui rapporte les faits, sur le comportement du père, et au bout de 1 an et demi d'AEMO, elle qui est chargée par la juge des enfants d'apporter des solutions pour le conflit familial, elle me demande d'évaluer mon seuil de tolérance face à toutes les inepties que le père peut raconter sur moi et sur les enfants, et

surtout pour supporter toutes ces provocations chaque fois que nous devons nous "croiser" lors des échanges des enfants. La situation devient surréaliste !

Quels conseils pouvez vous me donner par rapport à cette situation qui n'en finit plus.....et ce père qui ne cesse de me harceler de manière si sournoise que personne ne semble s'en apercevoir. Seul un gendarme, qui suit le dossier depuis juillet xxxx, m'a confié que c'était bien une forme de harcèlement, surtout suite aux 3 plaintes abusives, classées sans suite, que le père avait déposées contre moi au printemps dernier. Le dossier est parti sur le bureau du procureur au parquet des mineurs, et une lettre de mise en garde a été adressée au père (suite à ces plaintes abusives) de la part du Procureur. Quels conseils pouvez vous me donner ??? Merci d'avoir pris le temps de me lire, mon histoire est complexe et longue.

Parents envahissants 2006

Je vais vous raconter en quelques mots la situation. Ma mère m'appelle 2 fois par jour + des textos pendant la journée + des mails au boulot et si je ne réponds pas, c'est le drame elle rappelle et rappelle jusqu'à ce que je réponde. Elle veut tout savoir tout gérer dans ma vie. Mes parents m'ont déjà fait me séparer d'un conjoint lorsqu'ils se sont rendu compte qu'ils avaient un peu moins main mise sur ma vie et que je commençais à vivre ma vie.

Maintenant ça fait 2 ans et demi que je suis mariée. Mes parents et mon mari se sont déjà engueulés lors du mariage car mes parents voulaient tout organiser et là mes parents ont décidé de me faire divorcer. A chaque fois qu'on allait les voir on ne restait jamais assez longtemps, à chaque coup de fil « quand est-ce qu'on se voit ? ». Ils sont allés voir des voyantes et m'ont dit qu'elles avaient dit qu'il menait une double vie, qu'il voulait partir habiter à l'étranger et que ça allait me séparer de ma famille, qu'il était avec moi pour l'argent. Ils ont même raconté à des gens qu'il vidait mon compte en banque, ce qui est totalement faux. Bref des choses invraisemblables. Ils sont allés jusqu'à engager un détective privé qui n'a rien trouvé (ils ont payé 1000 euros). Ils voulaient me voir seule, et manque de chance j'ai eu un changement d'emploi du temps ce temps ce jour là donc je leur ai proposé le lendemain. Ils sont venus vérifier que je travaillais. Ils se sont cachés pour voir que j'allais bien travailler. Après j'allais à mon cours de musique ils sont venus m'attendre, ils m'ont fait monter dans leur voiture et me dire qu'ils étaient venus pour me récupérer et me ramener chez eux. J'ai refusé et j'ai dit que chez moi c'est avec mon mari. Ils m'ont demandé de choisir entre eux et mon mari et m'ont fait culpabiliser comme quoi j'étais la seule fille qui leur restait, eux ils m'aimaient ils faisaient ça pour moi. Je n'en peux plus de la pression qu'ils me mettent.

Rapport d'expert 2006

J'ai un besoin urgent de vider le trop plein, parler, écrire, dénoncer encore et toujours !

Je suis indignée, violemment choquée. J'ai tout subi ou presque depuis plus de 11 ans de la part du père de ma fille. Une audience a eu lieu, réduisant le droit de visite et d'hébergement du père à 2 dimanches par mois, demandant une médiation et une expertise psychologique et renvoyant l'affaire à la date d'hier.

A la suite de la première audience, le jugement est arrivé la veille des vacances.

Le père a à nouveau porté plainte contre moi alors qu'il était averti que notre fille était en vacances. Le jour de la convocation, il ne s'est pas présenté car cette fois c'est lui qui était en vacances.

Comme la juge avait ordonné une expertise psychologique et une médiation, il s'est rendu à son RDV plus de 2 mois après le jugement. Il a profité de l'occasion de ce déplacement, pour déposer 2 nouvelles plaintes, alors qu'il ne s'était pas même présenté à la convocation. Il n'a rencontré la psy qu'une seule fois durant une heure et demi. Cette rencontre où l'expert a tout de même réussi à "l'amener à..." verser quelques larmes, histoire de pactiser !

L'expert a fait pression sur moi pour que notre fille rencontre son père chez elle. Comme ma fille ne voulait pas, la psy a menacé de rendre un rapport défavorable. Mais l'expert prend-elle en considération le fait que cette enfant a été de déception en déception, dans l'attente d'un père qui a imposé un droit de visite et d'hébergement qu'il n'a respecté qu'épisodiquement alors que nous étions obligées de nous plier à ses volontés ? Le rapport de l'expert psy est arrivé il y a quelques jours, bien que favorable à une rupture entre fille et père, il n'en reste pas moins bourré de contradictions, voire même de paradoxes et d'affirmations non fondées me concernant. J'ai subi les entretiens avec l'expert et son rapport, comme une agression de plus, une atteinte à mon intégrité. Son rapport est rempli de nuances qui portent à croire que c'est moi qui influence ma fille par "mes idées négatives" et "mon pessimisme". Elle excuse le père à peu près à toutes les lignes, à chaque fois, complaisante et faisant preuve d'une indulgence quasi insupportable : "Sans le vouloir il s'est éloigné de sa fille", "Manifestement, il aime sa fille, il a essayé de tenir son rôle de père..."... ..

Finalement bien que l'expert constate des pressions psychologiques, des tensions psychiques, jamais elle ne fait jamais le lien de cause à effet. Bien au contraire, elle me tient responsable vis à vis de notre fille et évoque pressions et autres harcèlements toujours comme des points de vue, utilisant la voix passive comme si nous étions ma fille et moi responsables. L'expert s'autorise à interpréter les événements, systématiquement et sans tenir compte de ce que nous vivons effectivement. Jamais, n'est dit clairement, que le comportement et les actions du père pourraient être à l'origine de ce que nous subissons "comme" des pressions. "Comme", comme si ce "comme" mettait en doute l'origine du harcèlement ! Elle minimise la dimension psychologique de la situation. Tordu, totalement tordu et abusif !

Ce rapport m'a totalement ébranlée, m'ébranle encore et pour cause. Mon avocat le considère très bon ! Pourtant il faudrait que la réalité soit respectée : Ce rapport est une injustice de plus à mon égard qui me fait tellement de mal, et contribue à me démolir. Si l'analyse m'en a un peu libéré, je me doutais bien que ça ne suffirait pas.

Hier, l'audience prévue n'a pas eu lieu, parce que le père de ma fille ne s'est pas présenté, la raison invoquée : "Nous n'avons pas eu le temps, mon client et moi d'étudier le rapport de l'expert psy", soit plus de 10 jours.

L'audience aurait du être renvoyée en mars, généreusement la date a été avancée de 3 mois ! Quelle générosité, alors que le père de ma fille continue à tirer toutes les ficelles !

J'ai fait des démarches dans le cadre d'une expatriation qui favoriserait mon évolution professionnelle, que j'ai du mettre entre parenthèses durant toutes ces années pour être à la disposition du père de ma fille. Le gouvernement du pays en question, me demande l'autorisation écrite du père et un jugement clair pour valider mon dossier. Il me reste quelques jours pour présenter ce document.

Etant donné le renvoi systématique des audiences, je ne vois pas comment résoudre ce problème et crains qu'il y ait obstruction.

Côté, pénal, le procureur : Le procureur me demande des explications, compte tenu des nombreuses plaintes qu'il a sur son bureau, plaintes déposées contre moi par le père pour non présentation d'enfant depuis deux ans ! Ce procureur, le même ou l'un de ses collègues qui, trois ans auparavant, n'a pas jugé bon d'entamer des poursuites lorsque j'ai moi même déposé plainte pour coups et blessures avec preuves à l'appui. C'est à se demander pour qui, la justice travaille...

Constat : Il faut que j'encaisse tout en décaissant (honoraires d'avocat, d'expert, d'huissier, immigration...), je n'en peux plus, 11 ans bientôt 12 ! Ma vie foutue, éclate en morceaux. Pas de travail, l'isolement, la précarité, mes projets mis à mal, les idées claires bien loin du tout ! On me demande d'avoir du recul, de penser à l'avenir ! Mais qui supporterait pareil traitement de choc ? Que faire ? Se soumettre ? Et à qui ? Prendre du recul, prendre sur soi... 11 ans c'est long ! Attendre, encore attendre, et j'ai 44 ans demain... C'est trop..., trop long..., trop cruel... trop insupportable ! Voilà des années, des mois que je vie dans l'urgence....

Je suis malade, indignée qu'une situation générée par le comportement d'un seul individu déséquilibré, mobilise une telle quantité de personnes : juges, procureurs, médiation, avocat de ma fille, policiers et gendarmes..., en vain. Les sommes colossales dépensées pour tenter d'éclaircir la situation, en définitive favorisent ses intentions manipulatrices. J'assume personnellement des frais sans avoir rien à me reprocher bien au contraire (experts, huissiers, avocats, psy, déplacements, courriers, téléphones, médecins, ... temps et énergies perdus). Dois-je me soumettre, considérer qu'il a gagné ? Quelle est la limite ? Qui la pose, si ce n'est la justice ? La justice a-t-elle le temps de s'interroger ? Combien de temps encore ! Combien de personnes faudra-t-il encore éclairer pour faire reconnaître notre réalité ? La justice se ferait-elle implicitement complice de harcèlement ?

Je suis en état de choc, véritablement indignée, épuisée ! Et si jamais je craque, on se donnera bonne conscience, en disant que c'est moi qui suis dérangée.

Mon père, ce tyran 2006

J'ai été victime de violence morale et physique de la part de mon père. Mais je m'étais complètement dédoublée pour ne pas souffrir. J'ai aujourd'hui 41 ans et après des années de troubles psychologiques que je ne m'expliquais pas vraiment, j'ai consulté un psy pendant quelques mois. Cette démarche m'a donné la force de lui dire STOP et de couper complètement les liens.

Cette coupure a été une déchirure en moi, car elle m'a permis de réaliser que je m'étais dédoublée et j'ai retrouvé mon corps et mon esprit qui a souffert. Après plusieurs mois de grand chagrin, je vais mieux mais me sens terriblement seule. Je n'ai plus de père, même si de toute façon je n'en ai jamais eu, car il n'a jamais été un père mais un éducateur répressif. Mais, je vivais dans l'illusion que j'en avais un ou du moins, qu'il pourrait guérir et devenir un vrai père ! De plus, je n'ai plus aucun contact avec ma mère qui est aussi sa victime. Nous nous parlons au téléphone et par mail, en cachette. En ce qui me concerne, même si je me sens seule, je m'en sortirai grâce à mon mari qui m'aide beaucoup. Mais que puis-je faire pour sortir ma mère de là. Elle a terriblement peur de lui. Il a plusieurs fois menacé de la tuer.

Vous pouvez diffuser mon témoignage, car je m'en suis sortie (j'espère), mais je n'ai pas l'intention d'en rester là, je veux libérer ma mère, et par la même occasion libérer mon frère qui sacrifie sa vie, en restant à la maison pour la protéger. Je veux aussi aider ma soeur, qui a fait sa vie, mais qui parce qu'elle a subi la même violence que moi, est plongée dans une dépression nerveuse depuis plusieurs années. J'ai alors décidé d'écrire un livre !

Laura 2006

Après avoir parcouru attentivement votre site, et lu les témoignages, je me propose de raconter brièvement mon histoire. J'ai lu le livre de Mme Hirigoyen sur le harcèlement moral, j'ai fait beaucoup de recherches sur ce thème sur Internet avant de trouver votre site (car la plupart parlent surtout du harcèlement au travail). J'essaye, un peu désespérément, de comprendre ce qui m'est arrivé.

Je suis une jeune femme de 34 ans. Quand j'ai rencontré mon compagnon, j'avais 21 ans. Certes, après le divorce de mes parents, de l'âge de 11ans à 18ans, j'ai vécu seule avec mon père, il avait ma garde et m'empêchait de voir ma mère, il a tout fait pour détruire ma relation avec elle, j'ai subi beaucoup de violences, son alcoolisme, jusqu'à l'inceste. J'ai tout gardé pour moi.

J'ai essayé de faire face comme je pouvais. A 16 ans, j'ai fait une tentative de suicide ; je ne savais pas quoi faire, je ne comprenais plus rien, je ne savais plus où était le bien, où était le mal, ce qui était vrai, ce qui était faux. Bref, à 18 ans, je me suis enfuie, grâce au soutien de mes amis. A partir de là, j'ai essayé de construire ma vie. J'avais retrouvé la liberté, je me suis aperçue que seule, j'avais la capacité d'être heureuse, et que toute cette négativité que je sentais autour de moi, cette noirceur en moi, n'étaient pas les miennes mais celles de mon père. Alors, avec du courage, j'ai cru que tout était possible, que je pouvais m'en sortir. J'ai repris contact avec ma mère, j'ai entrepris des études de médecine (ce qui avait toujours été mon désir), je me suis fait des amis, je me suis tournée vers l'extérieur, j'ai voyagé, j'étais très active.

Cela a été très difficile, car la blessure était toujours là au fond de moi ; quand je me retrouvais seule chez moi, j'avais souvent des crises d'angoisse, des comportements de boulimie, des moments de déprime. Mais je vivais avec et je croyais avoir globalement dépassé tout ça, que l'enfer était derrière moi et que jamais il ne recommencerait. Pour cela, je voulais être indépendante, autonome, au moins financièrement par mon travail. Grâce à mes études, qui se passaient bien, malgré tout ce que m'avait toujours prédit mon père ("que j'étais nulle, incapable, que je n'arriverais jamais à rien, que j'étais juste bonne pour faire le trottoir, et encore, qui voudrait de moi... à part lui ?"), j'ai pris peu à peu confiance en moi.

Tout allait plutôt bien, je me sentais de mieux en mieux, j'étais appréciée dans mon travail, par mes amis. Et puis j'ai rencontré un jeune homme de mon âge pendant des vacances. Il me plaisait, mais j'étais timide ; c'est lui qui est venu vers moi. Il était charmant, très drôle, il était le centre du groupe dans lequel j'étais, il faisait l'animation, et il semblait s'intéresser à moi. Il me faisait des compliments, nous trouvait des points communs. Il m'a dit qu'il avait des problèmes avec ses parents (tout de suite, j'ai ressenti de l'empathie pour lui, puisque moi aussi j'avais eu des problèmes). Beaucoup plus tard, j'ai appris qu'avant moi, il avait eu une petite amie pendant quelques mois qui avait rompu brutalement et avait fui à l'étranger parce qu'il la harcelait ; apparemment, il a gardé à la fois une fascination sacrée pour cette jeune fille et une grande rancœur. Du point de vue de son schéma familial : c'est difficile à dire, son père ne se souciait guère de lui, il s'occupait plus des amis de son fils que de son fils, son père se met beaucoup en avant et n'écoute pas les autres, je crois qu'il a été parfois violent avec sa mère, mère qui adore son fils, trop, qui lui laisse peu d'autonomie et d'indépendance, lui parle toujours comme à un enfant (unique - éducation laxiste, mais assez fermée). Il me posait beaucoup de questions, sur moi, ma famille, ma vie,... et je me sentais flattée que quelqu'un s'intéresse à moi, à ce que je ressentais. Nous sommes

sortis ensemble au retour de vacances. Lui vivait chez ses parents, moi je vivais seule dans un studio. Comme j'étais amoureuse, que j'avais envie d'être avec lui et qu'il semblait être en conflit avec ses parents, je lui ai proposé de venir chez moi quand il voulait. A force, il s'est installé chez moi.

J'étais sur un petit nuage. Et c'est comme ça, qu'on a commencé à vivre ensemble. Je croyais que c'était sérieux, pour moi ça l'était, j'ai cru que nous allions former un couple, construire quelque chose de solide tous les deux, je pensais que nous avions des projets communs, il me l'avait laissé penser. Pendant quelques années, tout s'est bien passé. En réalité, maintenant que j'y pense, dès le départ il y avait des signes qui laissaient présager la suite. Des silences inflexibles, des flous, des contradictions dans son histoire, un manque de respect par ci, un autre par là. Je crois que j'ai fermé les yeux, je n'ai pas voulu voir qu'il ne m'aimait pas, je l'aimais et je voulais croire qu'il m'aimait aussi, tellement envie d'être heureuse... je le trouvais formidable, je me disais que le bonheur pouvait être si simple. Bien sûr, je commençais à remarquer qu'il était souvent mécontent, froid, il restait sans parler et refusait de me dire ce qui n'allait pas, il me reprochait de vouloir tout contrôler. Je pensais alors qu'il avait des soucis, avec ses parents, sa famille, je voulais l'aider. Je me suis mise à culpabiliser de plus en plus, je me disais que c'était de ma faute s'il était réticent, mes études étaient très prenantes, moi aussi j'avais des rapports difficiles avec mes parents ; j'essayais de les régler seule, de ne pas l'accabler avec mes propres soucis, d'être le plus disponible possible. Je voulais tellement que ça marche. Cela a commencé à aller vraiment mal quand j'ai abordé mon désir d'enfant ; on était ensemble depuis 7 ans, je voulais juste en discuter. Pour lui, il n'en était pas question, c'est là qu'il a commencé à émettre des généralités sur les femmes, qui faisaient exprès d'oublier leur pilule pour coincer les hommes et les forcer à devenir père, il m'incluait dans le lot alors que ce n'était pas du tout mon intention. Bref, il m'a dit qu'il n'était pas prêt, mais que peut-être plus tard... J'ai attendu patiemment. A partir de là, les choses se sont dégradées, notamment dans l'intimité. Il ne se souciait absolument pas de ce que je pouvais ressentir.

Le temps a passé. Peu à peu, la violence s'est insinuée. De mon côté, j'ai traversé de nombreuses épreuves, j'ai perdu mon meilleur ami du sida, mon père est mort, mon grand-père, des difficultés dans mon travail. Il ne m'a pas vraiment soutenu, un peu de temps en temps, mais j'ai commencé à me sentir de plus en plus seule. Il ramenait toujours tout à lui, ses soucis étaient plus importants. Pour lui, je me suis aperçue que ma famille n'existait pas, on allait souvent rendre visite à la sienne, mais jamais à la mienne. Peu à peu, il a même montré de la haine envers ma mère, sans raison particulière. Pour mon père, en revanche, il trouvait que j'exagérais, qu'il n'avait pas l'air si terrible que ça. Je me sentais de plus en plus mal-à-l'aise, mais je ne savais pas dire pourquoi. Avec mes amis, il devenait provocateur, je me sentais très gênée même si mes amis semblaient ne s'apercevoir de rien et le trouvaient "génial" ; alors je me suis repliée sur moi, je ne participais plus, et c'était moi qui passais pour "pas drôle". Après la soirée, il critiquait insidieusement mes amis. Ce n'était pas flagrant, je n'ai pas compris, ces idées malsaines sont rentrées dans ma tête sans que je m'en rende compte vraiment. J'ai ressenti une distance de plus en plus grande avec mes amis, je n'arrivais pas à leur parler, à exprimer ce que je ressentais. J'étais de plus en plus confuse, parfois agressive. J'ai préféré m'éloigner de mes amis, le pire c'est que cet isolement est venu de moi, parce que j'ai senti que notre amitié allait être gâchée par mon comportement surtout, je n'ai pas vu

qu'indirectement il m'y avait poussé. Et puis lui, il était là, il me comprenait. D'autres amis ont coupé tout contact avec moi du jour au lendemain et je n'ai jamais su pourquoi.

Je me suis retrouvée seule avec lui, sans amis, sans famille (je n'avais plus que ma mère, et comme cela se passait mal à chaque fois que nous allions la voir, j'ai commencé à espacer les visites). J'ai même perdu mon travail et renoncé à mes études : je devais rendre ma thèse, mais j'étais de plus en plus déprimée, confuse, je n'arrivais plus à me concentrer, je souffrais mais je ne comprenais pas pourquoi, j'étais de plus en plus malheureuse. J'avais beaucoup d'amour pour lui et je ne comprenais pas pourquoi parfois, brutalement, il refusait tout en bloc, en refusant toute explication. Il me renvoyait mon amour, mes désirs en pleine figure. Parfois il était gentil, tendre, alors je reprenais espoir, je me disais que cette fois, nous allions enfin être heureux, car nous avions tout pour être heureux, je me disais que nos problèmes allaient s'arranger, qu'il allait cesser d'être toujours négatif. Je m'emballais vite sur le moindre fait positif. Mais le négatif s'est accéléré. Il est devenu fuyant, il rentrait très tard sans me donner d'explications ou alors douteuses (je me suis mise à douter, mais en même temps, je me disais que je me faisais des films), si parfois je faisais une remarque sur un de ces comportements, j'étais tout de suite parano ou hystérique. J'étais folle et suicidaire, en gros. Il était de plus en plus provocateur et violent verbalement : il connaissait bien mes goûts, et il s'est mis à critiquer tout ce que j'aimais, il prenait le contre-pied de toutes mes opinions systématiquement, dans les films, il insultait les femmes. Je devais faire ma thèse et pour cela, travailler le soir. Il s'enfermait toute la soirée dans la chambre, là où il y avait mon bureau et utilisait l'ordinateur "pour un travail urgent" ; je passais mes soirées seule, il faisait comme si je n'existais pas, on ne dînait même plus ensemble. Souvent, je finissais par m'endormir dans le salon. Si je ne disais rien, c'est parce que j'avais de plus en plus peur de lui.

J'ai fini par comprendre que je ne pouvais pas discuter avec lui, ni négocier. Il me disait qu'il allait faire un effort, être plus attentif, m'aider à créer des bonnes conditions pour ma thèse. Mais rien ne changeait et c'était de pire en pire. Des sous-entendus malveillants (qui font qu'on fronce les sourcils, mais comme il passe aussitôt à autre chose, on n'a pas le temps de réagir), des propos contradictoires d'un jour à l'autre, son emploi du temps changeait tout le temps et il me disait que c'était moi qui n'avais rien compris, qui n'avais pas écouté ("mais si, je te l'ai dit" ou "mais je n'ai jamais dit ça"), je ne savais plus quoi croire, si c'était moi qui déraillais ou quoi ? Il était devenu indifférent, imperméable à moi, hermétique, avec un air supérieur et méprisant (maintenant, lui travaillait et gagnait sa vie, et moi je n'avais toujours pas fini mes études, et de toute façon "ma pauvre, j'ai l'impression que tu n'y arriveras jamais, ça doit être dur pour toi !"). Moi, je l'ai cru quelque part, j'avais désormais une image pitoyable de moi, une image de "ratée", c'est comme si j'avais oublié tout ce que j'avais été, tout ce que j'avais fait et réussi avant lui. J'étais devenue dépendante de lui sur tous les plans, malgré moi, et il me le reprochait sans rien faire pour que cette situation change.

Ma réalité était devenue floue. Je ne me reconnaissais plus, j'avais perdu mon identité, je n'arrivais plus à réfléchir de façon logique, j'étais perdue, je ne voyais plus d'avenir pour moi. J'avais l'impression de foncer dans un mur, et que rien ne pouvait l'empêcher. Parallèlement à ça, j'avais des maux de tête, mal au dos, un ulcère à l'estomac, le soir, impossible d'aller me coucher, j'avais peur ; après mon travail, j'appréhendais le retour à la maison. Une fois, il m'a même frappée, il est rentré brusquement dans la salle de bains, j'étais dans mon bain, en position d'infériorité, il était

debout au-dessus de moi, il m'a dit qu'il en avait assez que j'écoute la radio et il m'a frappée, j'ai eu un oeil au beurre noir. Là, quand même, malgré son air désolé, je me suis raidis et il ne m'a plus attendri. Je ne savais pas comment m'en sortir. J'ai fait ce qu'on appelle un trouble anxieux généralisé, j'étais terrorisée sans vraiment identifier l'origine du danger. Je culpabilisais énormément ; ma culpabilité était confirmée sans cesse par mon compagnon qui reportait toutes nos difficultés sur moi. Ce rapport de force n'a fait que s'accroître jusqu'au clash !

Me sentant vraiment très mal, et pensant toujours que le problème venait de moi, j'ai eu un sursaut de vie et j'ai décidé d'entreprendre une psychanalyse. J'ai eu la chance de rencontrer une thérapeute formidable. C'est là que j'ai compris la réalité de ce qui se passait, que cette relation était malsaine et violente, sans amour, que je répétais ce que j'avais vécu avec mon père et que sans doute je m'accrochais parce que je recherchais encore l'amour de mon père, j'aurais fait n'importe quoi pour qu'il m'aime ; là aussi, il a bien fallu que j'accepte de comprendre que cet amour ne viendrait jamais, et que j'allais me perdre, me détruire complètement, si ce n'était pas déjà fait... Il m'a fallu des mois pour entrevoir la lueur, accepter ma souffrance, celle du passé que je n'avais au fond jamais digérée, et celle du présent. Même problème, même solution : partir. Cela a été très dur. Mon compagnon, qui a vu que j'allais mieux depuis que je faisais cette psychanalyse et que je ne rentrais plus dans son jeu, je lui répondais du tac au tac sans m'énerver ni montrer mes émotions ou ma peur, au début il m'a dit qu'il était ravi pour moi, et très vite il est devenu très violent, essayait de me décourager par tous les moyens dans tout ce que j'entreprenais, s'est mis à me provoquer en public de telle façon à me ridiculiser et à montrer combien je pouvais être violente et dépressive. Il a fallu que je sois forte, que je tienne bon et j'ai réussi grâce au soutien de ma psy (car moi, je ne faisais plus confiance à mon jugement, mais le fait que son jugement confirme mon intuition m'a redonné un peu de confiance en moi). Finalement, nous nous sommes séparés il y a quelques mois maintenant. Quand il a compris que je songeais à partir, il a pris les devants, il a fait une scène brutalement un soir, a dit des choses très cruelles, qu'il ne m'avait jamais aimée, qu'il éprouvait de la répulsion pour moi, qu'il se demandait comment j'avais pu imaginer que nous avions un avenir ensemble, que j'avais profité de lui, que j'étais une voleuse, etc...

Puis il s'est mis à pleurer, m'a demandé pardon, a dit qu'il ne savait pas pourquoi il était comme ça, pourquoi il avait envie de me faire du mal, parce qu'il n'avait jamais rencontré quelqu'un d'aussi généreux que moi. Il m'a serrée dans ses bras à me faire mal, c'était bizarre. Je n'ai pas fléchi et je lui ai demandé de partir. Pendant le mois qui a suivi, cela a été compliqué. Je n'avais qu'un mois pour déménager, trouver un autre logement, alors que je me retrouvais sans ressources. Il n'a cessé de me harceler. Du jour au lendemain, j'avais en face moi une personne totalement différente, glaciale, rigide, effrayante (j'avais du mal à reconnaître l'homme dans les bras duquel je dormais encore quelques jours auparavant, il y avait de quoi frissonner) qui là aussi, pouvait changer d'attitude d'un instant à l'autre. Un jour, il me tenait des propos haineux et incohérents, un autre jour (3 fois), il m'a apporté des cadeaux (sans me donner de raison), ce qui me laissait perplexe, il a même été jusqu'à me dire qu'il avait été un peu dur avec moi, que finalement il avait peut-être des sentiments pour moi et qu'on pourrait faire seulement un break, et quand il a vu que je ne marchais pas, il a aussitôt fait marche arrière, il me téléphonait tard dans la nuit, une fois je l'ai retrouvé dans l'appartement alors que ce n'était pas prévu, et après son départ, j'ai retrouvé des photos de nous déchirées et des publicités pour des films pornographiques, mises bien en évidence

pour que je les trouve ; des attitudes immatures et effrayantes. Alors, j'ai décidé de partir loin. Je vis maintenant en Province, à 500km.

Au début, je n'arrêtais pas de pleurer, je crois que j'ai pleuré pendant 10 jours sans m'arrêter. C'était comme un long cri, pour toute cette douleur et cette peur que j'avais accumulées en moi. C'est difficile d'admettre à quel point on s'est trompé, que l'on s'est trompé soi-même également, que l'on a répété la maltraitance déjà subie (et que l'on voulait à tout prix éviter) sans s'en rendre compte ; je me sens autant responsable que lui et je crois qu'en fait c'est ce qui m'aide à ne pas avoir de la rancoeur en moi. Grâce à la psychanalyse, parce que j'ai pu en parler à quelqu'un qui ne m'a pas jugée, je ne suis plus en colère (je l'ai été et j'ai pu l'évacuer au moins un peu), je ne m'en veux pas et je ne lui en veux pas non plus. Au fond, je sais qu'il est plus malheureux que moi, en tout cas il ne sait pas être heureux.

Aujourd'hui, je n'ai plus rien, j'habite un studio minuscule, je vis du RMI, je n'ai presque plus d'amis, mais par rapport à il y a six mois, c'est le paradis à côté de l'enfer. J'ai retrouvé ma liberté, et peu à peu je me retrouve moi-même. C'est incroyable, parce que je n'avais plus d'espoir, je pensais que ma vie était finie et que je n'avais plus qu'à mourir, jamais je n'aurais cru que ce serait possible de retrouver cet état de calme intérieur, qu'il suffisait de le quitter pour que la lumière revienne. Le mal s'est évanoui. Je me sens à nouveau en sécurité, chez moi et à l'extérieur aussi. Bien sûr, tout n'est pas rose. Parfois, je pense à tout ce gâchis, tout ce temps perdu, à cet immense échec qu'est ma vie actuelle, je me dis que je n'aurai peut-être jamais d'enfant et ça me fait très mal. Mais j'essaie de rester dans le présent, car dans le présent, objectivement, quand je ne pense ni au passé ni à l'avenir, je me sens bien.

J'ai encore des angoisses quand quelque chose me fait penser à lui, j'ai encore des réflexes de peur inconsidérée, des sursauts, des impressions de danger imminent mais ça passe lentement, je n'ai plus aucun symptôme psychosomatique. J'essaie de prendre soin de moi, de ne pas trop me replier sur moi, mais de sortir et d'aller vers les autres. Cela reste difficile. J'ai peur de la vie. Il va me falloir du temps. Je ne sais pas si j'aurai la force de remonter la pente jusqu'au bout. Il faut tout reconstruire, et je ne sais plus très bien quoi reconstruire. J'ai repris mes études, mais j'ai encore du mal à me concentrer et à être aussi rapide qu'avant.

Des fois je me dis que je ne serai jamais plus comme avant, je ne vois plus la vie de la même façon et je ne sais pas si je réussirai à nouveau à faire confiance, je l'espère. J'ai reçu un mail de lui hier, ambigu et malsain, et depuis hier je ressens une grande angoisse, un mal-être larvé. Je ne le comprends pas, et c'est ce qui m'effraie. Je me sens sale, comme si le mal avait réussi à revenir jusqu'à moi par un mail et qu'il allait rester. Tout mon sentiment de culpabilité ressort, je me dis que je me suis peut-être trompée, que c'est moi qui suis narcissique, perverse et paranoïaque, que c'est moi qui ai été violente avec lui. Je ne sais plus, j'ai toujours des doutes, peut-être me suis-je faite des idées et ai-je provoqué tout cela. J'ai aussi encore un sentiment de tendresse pour lui, comme une nostalgie, un regret de ce qui aurait pu être. Cela remet tout sur le tapis et cela me torture. Sans doute est-ce ce qu'il cherche en m'écrivant et en me montrant combien ma situation est précaire.

J'aimerais qu'il me laisse tranquille, que je puisse garder les bons souvenirs que j'ai encore de lui avant de tout détruire encore plus. Cela m'a fait du bien de vous écrire. Je vous remercie infiniment pour votre site. Cela aide beaucoup de trouver des informations et des témoignages, car dans notre

environnement, notre entourage, ceci n'est pas connu, souvent on n'est pas cru, on nous dit qu'on exagère et le mot "pervers" étant très péjoratif(harcèlement aussi d'ailleurs), il n'est pas facile de décrire et d'expliquer ces situations aux autres. Merci.

Aline, 40 ans, victime de ses parents 2006

Oui, j'ai envie de d'écrire mon témoignage et de le diffuser. Pourquoi ? Pour aider des personnes qui ont à faire à des situations telles que celle que j'ai vécue. Difficile pour moi d'adresser ce mail à une association qui contient « violence morale » dans son nom car cela signifie que quelque part je reconnais le caractère violent de ce que j'ai subi. Mais peut-être est-ce aussi pour moi le moment de le faire, admettre cette violence, admettre que j'en ai été victime et me débarrasser de cette culpabilité qui me colle à la peau.

Tout a commencé il y a 40 ans lorsque je suis née. Je n'avais pas mis le nez dehors que je suis devenue la chose de ma mère, son objet, sa poupée, une partie d'elle-même dont il lui aurait été sans doute fatal de se séparer, un morceau de pâte à modeler qu'elle pourrait façonner à sa guise.

L'éducation stricte qu'elle m'a donnée, basée sur la seule autorité a fait d'elle une personne que j'ai craint autant que j'ai aimée. Sans aucune maltraitance physique, elle m'a dressée comme on dresse un chien pour qu'il reste bien sage dans son panier sans déranger la maisonnée et arriver au pied en remuant la queue lorsque qu'on le sollicite. Mais ça, je crois que c'était un peu les méthodes éducatives de l'époque.

Mais surtout, elle me voulait à elle et rien qu'à elle. Au plus loin que remontent mes souvenirs, elle a fait en sorte d'exclure mon père de mon univers. Ils vivaient ensemble certes, mais elle me dépeignait cet homme comme étant celui qui n'en avait rien à faire de moi, qui de toute façon ne m'avait pas désirée, que jamais elle n'appelait « papa » mais plutôt « môssieur », bref, elle a mené une campagne de dénigrement minutieuse et parfaitement orchestrée à son égard et à laquelle j'ai bien sur activement pris part. Aujourd'hui encore, il m'est impossible de désigner mon père en employant ce simple mot « papa ». J'ai bien un père mais pas de « papa ». Je l'ai moi-même tué psychologiquement avec les armes qu'elle avait mises dans mes mains.

Mon père a en quelque sorte été son complice passif en ne s'opposant pas à elle, en ne faisant pas valoir son droit de père et en n'en assumant pas les devoirs. Il m'a laissée bien seule face à elle. Il m'a laissée me faire manger, cannibaliser, phagocyter. Voilà un message que j'aimerais laisser aux pères qui aujourd'hui baissent les bras devant la toute-puissance maternelle : battez-vous pour vos enfants, montrez-leur qu'ils sont dignes d'estime, que vous êtes de leur côté. Même si vous sentez que vous êtes manipulés et que vous n'arrivez pas à faire le poids, ne les laissez pas tomber ! S'ils vous rejettent parce qu'ils sont manipulés, j'ai bien conscience que c'est dur pour vous. Mais vous, vous êtes adulte. Imaginez ce que c'est pour eux, des enfants qui cherchent à se construire et que l'on oblige à renier un parent au profit de l'autre. Même si ce n'est que dans vingt ans, trente ans ou plus, votre combat d'aujourd'hui pourra un jour les aider à s'en sortir.

Mon père lui, a été totalement absent. Il ne m'a pas montré que je pouvais être digne d'estime et que j'étais victime de la manipulation de ma mère. Il ne l'a jamais reconnu. Aujourd'hui, j'ai rompu les ponts avec lui mais je lui ai écrit tout cela. Il n'a rien nié, mais n'a rien reconnu de l'emprise de ma mère sur moi. Sûrement parce que lui-même (divorcé maintenant) a eu du mal à s'en sortir ou bien parce qu'il la protège encore. Je ne sais pas. Mais je sais seulement qu'il ne m'a jamais aidée, et que cette aide, cette reconnaissance que j'ai sollicitée de lui il y a un an et qui n'est pas arrivée me fait cruellement défaut. Aujourd'hui, c'est seule que je dois lutter.

Ma mère a annihilé toute volonté chez moi ou toute possibilité de l'exprimer. Elle m'a possédée autant moralement que physiquement. Je ne sais pas pour quelle raison, comme si il ne lui suffisait pas de me manipuler psychologiquement et d'obtenir de moi tout ce qu'elle voulait par un simple regard, elle a aussi posé ses mains sur moi dans l'accomplissement de gestes à caractère sexuel. Sous couvert d'hygiène, je peux dire aujourd'hui qu'elle m'a rabaisée, humiliée et violée quasi quotidiennement jusqu'à mes douze ou treize ans (même sans pénétration, ni violence, je promets que certaines situations sont véritablement des viols avec toutes leurs conséquences désastreuses). Je ne comprends pas pourquoi elle a fait ça, mais je ne peux pas penser que ce soit pour une satisfaction sexuelle mais bien plutôt pour asseoir sa domination, son pouvoir, sa totale maîtrise de moi. Ainsi, elle me possédait entièrement : psychiquement et physiquement. Elle a fait de moi son objet et m'a dépossédée de tout ce qui m'appartenait, y compris de mon corps.

A certaines périodes, elle m'a aussi totalement ignorée comme si je n'existais pas. Je n'ai jamais connu de petites phrases dévalorisantes. Au contraire, elle me présentait comme la 8ème merveille du monde, assurant à tout ceux qui voulaient bien l'entendre que j'avais devant moi une brillante carrière. La barre était haute et je ne l'ai pas atteinte. Mais j'ai toujours tout fait pour lui plaire et satisfaire son orgueil. Avec bien entendu la culpabilité de ne pas y parvenir.

Pour l'extérieur, nous vivions une relation mère-fille exceptionnelle et enviable ! Le caractère incestueux de notre relation ne fait pourtant plus aucun doute pour moi. Elle m'a amenée à confondre tous les rôles en faisant de moi son amie, sa confidente et même son amante (platonique, quoique). Elle n'a jamais posé de limites entre elle et moi. Je suis une partie d'elle-même. Elle ne m'a jamais permis de me différencier.

C'est donc tout simplement mon identité qui a disparu dans tout ce magma d'emprise et de manipulation (ma mère), et d'absence (mon père). Je n'ai eu aucun repère pour me construire. C'est jusqu'à mon identité de genre qui est affectée et ça, c'est pour moi la pire souffrance. Mon corps ne m'appartient pas car elle me l'a pris. La seule manière que j'ai trouvée depuis ma plus tendre enfance pour parvenir quand même à me différencier d'elle a été de me « transformer » en homme, contraint à vivre dans un corps de femme. Je sais aujourd'hui que ce n'est pas « la nature qui s'est trompée » mais bien ma construction identitaire qui a été empêchée par mes parents.

Il y a quatre ans, j'ai sombré dans la dépression. Ce n'était pas la première fois, mais cette fois-ci, j'ai vraiment touché le fond et j'ai entamé une thérapie sans aucune conscience de tout ce que je viens d'écrire. La seule conscience que j'avais était qu'il me fallait comprendre pourquoi j'en étais arrivée là pour que cette descente ne se reproduise pas. Au bout de quelques mois, j'ai commencé à ouvrir les yeux et à voir que j'étais totalement sous l'emprise de ma mère. Encore à 36 ans. Je m'étais rapprochée géographiquement d'elle, je la voyais tous les jours et on parlait d'acheter une maison ensemble. Peut-être est-ce cela qui m'a précipité dans la dépression. Quoiqu'il en soit, dans un ultime réflexe de survie, je lui ai adressé une lettre un jour, sans explication, lui demandant de ne plus me contacter par téléphone ni venir chez moi.

Et là, alors que selon ses dires j'étais sa raison de vivre, que j'étais tout pour elle, elle n'a JAMAIS essayé de reprendre contact avec moi pour avoir des explications. Elle a gentiment fait ce que je lui avais demandé à savoir ne plus me contacter. Et surtout, par cette ultime manipulation perverse, elle m'a renvoyé toute sa culpabilité que j'ai bien sur absorbée. Il ne me paraît pas imaginable que l'on puisse accepter une telle rupture sans se remettre en question, sans chercher à savoir

pourquoi. De cette manière, elle maintient son emprise sur moi et ne la lâche pas. Elle ne m'aide pas à m'en sortir.

Et malgré cette rupture, je reste sa proie. Je sais que jamais, elle ne se remettra en question car ce serait beaucoup trop dangereux pour elle. C'est sur moi et moi seule, sans l'aide d'aucun de mes deux parents, acteur ou complice, que je dois compter pour m'en sortir. De l'aide, je peux en trouver ailleurs, psy et amis mais personne ne peut me donner cette reconnaissance salvatrice. Ce n'est que très récemment que j'ai compris l'intérêt des procès et des jugements pour les victimes. Les victimes ont besoin de reconnaissance pour se (re)construire. Si cette reconnaissance ne vient pas du coupable mais si celui-ci est désigné officiellement par la justice alors la victime peut enfin entrer dans un processus de déculpabilisation. Mais si ce n'est pas le cas, alors, je ne sais pas encore comme il est possible de trouver l'estime de soi et de sortir de la culpabilité et de la peur.

Peut-être un nouveau témoignage dans quelques années pour dire qu'il est possible de trouver un moyen de sortir de toute une vie passée sous emprise autrement que par la mort.

Un amour destructeur 2005

Je viens de découvrir votre site...

Je viens de découvrir votre site et enfin j'ai une explication sur l'enfer que j'ai vécu depuis 20 ans.

Je découvre que je ne suis pas la seule à avoir été manipulée, à avoir eu cette impression de devenir folle, cette souffrance infinie qui vous pousse vers l'irréversible. Cette année a été particulièrement violente et ponctuée par trois tentatives de suicide de ma part. Mais cette fois-ci ma décision est prise j'ai rompu cette chaîne qui m'entraînait vers les abîmes, qui me rendait aveugle au monde qui m'entoure, il avait fait le vide autour de moi, enfants, parents amis, je ne les voyais plus, j'étais seule me sentant coupable de ne pas pouvoir lui apporter ce qu'il désirait.

Mon amour l'avait sauvé de l'héroïne, de l'alcool, mais pour retomber dans d'autres addictions, le hachich, internet et ses sites échangistes....

Je viens de lire les notes sur la violence morale, c'était un miroir où je reconnaissais chaque description comme mienne.

Merci de m'avoir fait comprendre que je n'étais pas seule.

Mylène, 22 ans 2005

Il y a un an, j'ai cru ma fin très proche. Je suis tombée amoureuse à l'âge de 17 ans. Pour l'instant rien d'anormal...sauf que cet homme s'est révélé être un pervers, un manipulateur.

Ah, comme il était beau, intelligent, charmant. Je vivais un amour fou, passionné, indestructible à mes yeux.

Et puis notre relation s'est dégradée par un jeu de petites réflexions de plus en plus douteuses, d'humiliations, de trahisons...

Mais mon prince charmant ne pouvait pas se transformer en vilain crapaud. C'était mon homme, il m'aimait tant, ça ne pouvait être qu'un simple passage à vide. Rien de grave.

Et puis, ce fût de plus en plus grave, notre, ou plutôt mon quotidien devenait un véritable enfer, ponctué de ses inimitables phrases : « Excuse-moi mon Amour. Excuse-moi de tout le mal que je te fais. Je suis perdu, comprends-moi. Je ne recommencerai plus, aide-moi, je t'en prie... » Mais quel ramassis de foutaises ! Combien de fois j'ai entendu ça ? Et nous pauvres cons que nous sommes, nous pardonnons, nous excusons. On se dit pour la millième fois : « Je vais le faire changer, le pauvre chou. Il a l'air tellement malheureux. » J'en rigole bien aujourd'hui, un peu jaune tout de même, je vous l'avoue !

Alors, on se remet en question trente fois par jour, on essaie même de mettre en pratique toutes les merveilleuses solutions que nous pouvons lire dans nos magazines de bonnes femmes : « Vous traversez une crise, pas de panique, nous vous donnons les solutions ! » ou bien, « vous rêvez d'un couple idyllique, voici le mode d'emploi ! » De toute manière, je n'avais plus trop le choix, puisque arrivée à ce stade, quelques années s'étaient écoulées et je n'avais plus ni famille, ni amis à qui me confier. Vous comprenez, c'est normal. Pour satisfaire leur folie et leur perversité, ils doivent faire un sacré ménage autour de leur proie.

J'ai donc tout tenté pour qu'il redevienne gentil. C'est idiot ce mot « gentil », mais dans nos histoires si communes, ce terme revient très souvent.

Bref, à ce petit jeu et en 3, 4 ans, c'est simple, j'étais devenue un vrai petit zombie. Je ne dormais plus, ne mangeais plus, ne sortais plus. Mon seul contact avec l'extérieur était mes collègues de bureau. Mais quand vous passez une soirée et une nuit à vous faire insulter et tabasser, (parce que, oui, il se défoulait quand même pas mal sur moi durant nos trois dernières années...) le lendemain matin, vous n'êtes plus trop chaud pour aller travailler. Vous comprenez, ça use à force ! Donc, en résumé, même mes collègues, je ne les voyais pas bien souvent.

Heureusement pour moi, ma mère a toujours réussi à garder plus ou moins contact avec moi. Enfin, tout dépendait des crises de l'autre malade. C'est elle qui m'a parlé de l'[AJC](#). J'ai beaucoup réfléchi avant d'appeler la première fois. J'étais désespérée. J'avais accumulé tant de haine, de mépris, de vengeance pour ce type dont j'étais pourtant tellement amoureuse, que je n'avais plus qu'une idée en tête : en finir avec la vie. Il me semblait n'avoir plus d'alternative entre ce que je me foute en l'air, ou bien que j'attende qu'il me tue une bonne fois pour toute. La deuxième solution était de loin la plus réaliste car de me tuer, j'avais bien essayé plus d'une fois, mais mon instinct de survie m'a heureusement empêchée d'aller jusqu'au bout

Puis enfin, je me suis décidée, j'ai appelé. J'ai pu parler et je me suis fait cette réflexion que vous avez sûrement dû vous faire vous aussi : « Mais, je ne suis pas dingue. Ce n'est pas moi la malade. Je ne suis pas la seule à vivre ça ».

Alors, c'est sûr que c'est dur de s'en sortir, je veux bien vous croire. On a tellement donné, à s'en perdre, on l'aime tellement que l'on ne peut pas s'imaginer tout abandonner. Et bien, pourtant, il le faut. De toute manière, ce que vous lui avez donné, il ne vous le rendra jamais, sauf par les humiliations et pour les moins chanceux comme ce fût le cas pour moi, par des coups en plus.

Ne croyez surtout pas qu'en vous laissant dépérir, il aura un jour un cas de conscience et qu'il vous relèvera par son amour. C'est cette erreur, qui m'a été presque fatale, que j'ai commise.

A certains moments, il m'en avait tellement mis moralement et physiquement que je croyais ne pas pouvoir passer la nuit en vie. J'étais pourtant lucide de ce qui m'arrivait. Et pourtant j'arrivais à me convaincre, à me voiler la face en me disant : « Il va bien voir qu'il m'assassine à petits feux. Il ne peut pas me faire ça. Il dit qu'il m'aime. Il va réagir, il va se faire pardonner, il va redevenir gentil. Alors on pourra tout recommencer, ce n'est pas trop tard ». Pourtant, si, c'est déjà bien trop tard.

En fait, je pouvais très facilement me mentir à moi-même car à chaque fois qu'il avait une crise, il se faisait pardonner. Sauf que, petit détail que j'effaçais avec une très belle aisance, c'est qu'il recommençait inévitablement. Au début, je pouvais avoir la paix pendant deux ou trois semaines avant ses nouvelles crises, puis la dernière année de notre vie commune, mes répit s'étendaient sur quelques heures. Pour la santé, je vous l'avoue ce n'est pas franchement le top !

La dernière année où j'étais avec lui, je savais que j'allais le quitter mais comme beaucoup, j'attendais un déclic. Mais avant ce fameux déclic, je vous avoue que la prise de conscience est longue, douloureuse et destructrice.

Résultat, je suis partie de mon Enfer, avec mes valises, mon chat, mes déchirures, une vie à reconstruire et un nez cassé avec le visage tuméfié.

Avant de passer la porte, je l'ai regardé. Alors qu'il pleurait et me suppliait de rester, (comme c'est étonnant... ! je lui ai dit : « Tu ne peux pas savoir comme je te remercie et je jure ici que plus jamais tu ne me referas souffrir.. »

Personne sur cette terre n'a le droit de vous faire subir toutes ces tortures.

Votre tête vous appartient, votre corps vous appartient. Personne n'a le droit de vous faire autant souffrir et de vous rendre aussi malheureux aujourd'hui.

Ne trouvez plus d'excuses. Cet homme ou cette femme qui vous manipule, vous torture, vous tue, **NE VOUS AIME PAS.**

L'Amour, ce n'est pas ça. La preuve, vous n'êtes pas comme lui. Vous connaissez les valeurs de l'Amour et de la Vie. Lui, NON, et il ne veut même pas les connaître car cette vie de tortionnaire lui convient à merveille. Il ne changera pas, ni pour vous, ni pour lui. Je vous en supplie, croyez-moi . Si je ne l'avais pas quitté, il y a un an, je serai morte aujourd'hui.

La vie est merveilleuse loin de nos barreaux. Il faut beaucoup de courage pour guérir de toutes ces blessures et encore plus pour partir. Mais c'est tellement possible, je vous assure !